EUROPA ORIENTALIS 5 (1986)

V. N. TATIŠČEV: L'INNOVATION ET LA TRADITION

GIOVANNA BROGI BERCOFF

I

Ces dernières années, la critique a porté un jugement désormais unanime sur le caractère foncièrement nouveau de l'*Istorija rossijskaja* (I.R.) de Tatiščev. La valeur attribuée à la science, la défense de la révolution copernicienne et cartésienne, la conscience même, parfois angoissante, de l'énorme travail que la Russie devait encore faire pour jeter les bases d'une culture solide et nouvelle — tout cela donne la mesure de l'intelligence aigue, flexible et moderne de Tatiščev. A cela s'ajoutent les déclarations de tolérance religieuse, l'éloge de l'imprimerie et de sa valeur pour la diffusion de la lumière de la connaissance dans tous les domaines et chez tous les hommes[1].

Un point difficilement soluble et objet de disputes animées, reste la question, aussi vieille que les études sur Tatiščev elles-mêmes, sur le caractère compilatif ou original de l'I.R.: serait-elle le dernier receuil et la dernière 'rédaction' de la tradition séculaire des Annales russes, ou représente-t-elle la première création de l'historiographie moderne en Russie? Et surtout: faut-il considérer authentiques, d'origine médiévale, toutes les amplifications de l'I.R., ou sont-elles le fruit de l'élaboration de son auteur? Les termes de la question se regroupent autour du remarquable travail de Rybakov,

[1] C. GRAU, *Der Wirtschaftsorganisator, Staatsmann und Wissenschaftler V.N. Tatiščev (1686-1750)*, Berlin 1963. Il est difficile, souvent, de concilier les déclarations théoriques de Tatiščev avec son activité d'homme d'action lié à l'Etat et à l'administration. La tolérance religieuse, par ex., semble être invoquée seulement lorsqu'il s'agit d'attaquer la persécution catholique contre les Protestants ou de défendre la tradition orthodoxe nationale contre les 'latins'. Elle ne semble guère devoir s'appliquer aux Juifs ou aux Tatars soumis à une conversion forcée et condamnés au bûcher lorsqu'ils abjurent le christianisme (cf. S.L. PEŠTIČ, *Russkaja istoriografija XVIII v.*, II, L. 1965, 149, 159). L'épisode de la vie de Tatiščev concernant le Bakšir condamné remonte à l'année 1738. Toute référence à l'*Istorija rossijskaja* (dorénavant I.R.) sera tirée de l'édition en 7 volumes de l'Académie des Sciences de l'Union Soviétique, M. 1964-1968.

qui croit avoir reconstruit à partir de l'I.R. une chronique médiévale inconnue de nos jours mais possédée par Tatiščev, la *Letopis' Mstislavova plemeni* (1146-1196)[2], et autour des études plus récentes qui, à la suite de la position de Peštič, ont analysé des épisodes individuels de l'I.R. dans leur rapport avec les sources manuscrites parvenues jusqu'à nous, en considérant les ainsi dites "tatiščevskie izvestija" comme des innovations de l'historien, qui reflètent son idéologie politique, philosophique et littéraire[3].

Nous tenterons dans cette étude de situer plus précisement l'I.R. dans le contexte de l'historiographie et de la culture de l'Europe occidentale précédente et contemporaine de Tatiščev et de chercher les 'ressorts' qui ont

---

[2] B.A. RYBAKOV, *Russkie letopiscy i avtor 'Slova o polku Igoreve'*, M. 1972, 184-276. Jusqu'à quel point les jugements de Rybakov sont parfois superficiels et prédéterminés par la thèse qu'il se propose de soutenir (l'existence de la *Letopis' Mstislavova plemeni*), est démontré par ex., par l'affirmation selon laquelle Tatiščev aurait trouvé "v ego manuskriptach interesnogo spora o političeskich formach" (Rybakov, cit., 246). Dans le commentaire 464 de l'I.R. (III, 241-242) Tatiščev toutefois ne mentionne aucun manuscrit où il aurait trouvé ce "spor" sur les deux différentes formes de gouvernement. Un autre exemple: Rybakov (p. 221) attribue à une *Novgorodskaja letopis'*, perdue de nos jours mais connue par Tatiščev, les renseignements sur plusieurs villes construites par Jurij Dolgorukij (I.R., III, p. 44) et sur leur colonisation. En réalité, dans le Primečanie 458 (I.R., III, p. 241), l'historien russe écrit lui-même que sa source (la *Novgorodskaja letopis'* déjà cité) parle seulement de cinq villes, mais qu'on peut déduire de cela que Jurij fonda d'autres villes qui portaient les noms de différents princes russes, comme c'était l'habitude de l'époque. Or, Rybakov ne se limite pas à attribuer arbitrairement plusieurs nouvelles à une source manuscrite médiévale que Tatiščev lui-même confesse avoir eu seulement pour un détail; Rybakov (p. 226) fonde sur ce faible support toute une théorie selon laquelle la *Novgorodskaja letopis'* citée serait la source pour les renseignements favorables que Tatiščev écrit à propos de Jurij. La moindre chose qu'il faudrait prétendre de la part de Rybakov serait donc un peu plus de prudence et d'attention. Certes, dans le cadre de la gigantesque reconstruction que Rybakov fait de la *Chronique* 'perdue' et même de la personnalité de l'auteur supposé, le boyard Petr Borislavič, les remarques que nous faisons ne concernent que de menus détails. De ces détails, toutefois, Rybakov tire des conclusions de portée générale qui sont destinées à perdre de leur valeur, étant fondées sur une base douteuse. Les affirmations de Rybakov devront donc être controlées soigneusement avant d'être acceptées. Identiques sont les considérations à faire à propos de l'article de V.A. PLUGIN, *Nerešennye voprosy russkogo letopisanija XIV-XV vv.*, "Istorija SSSR", 1978, n.4, 80-89: plusieurs détails de l'I.R. que l'auteur apporte comme preuve de l'existence de chroniques 'panrusses' au XIVe-XVe s. nous semblent trop génériques pour être des pièces d'appui solides pour permettre l'hypothèse d'une source différente de celles que nous connaissons; ils rapportent plutôt des reflexions ou des tentatives d'explication et d'interprétation de l'histoire que des faits nouveaux concrets. Et qui peut affirmer qu'il s'agisse dans ce cas de reflections d'un rédacteur médiéval plutôt que de Tatiščev? Ce sujet mériterait une étude à part, qu'il serait trop long de faire ici.

[3] S.L. PEŠTIČ, cit., I, L. 1961, 222-251; II, L. 1965, pp. 155-163, avec la bibliographie citée; L.I. SAZONOVA, *Letopisnyj rasskaz o pochode Igorja Svjatoslaviča na Polovcev v 1185 g. v obrabotke V. N. Tatiščeva,* TODRL, XXV, 1970, 29-46; E.M. DOBRUŠKIN, *O dvuch izvestijach "I.R." Tatiščeva pod 1113 g.*, en: *Vspomogatel'nye istoričeskie discipliny*, vyp. III, L. 1970, 280-290; ID., *K izučeniju tvorčestva V.N. Tatiščeva kak pisatel' russkoj istorii*, en: *XVIII vek*, (Sb. 9) L. 1974, 151-168; ID., *O metodike izučenija tatiščevskich izvestij*, en: *Istočnikovedenie otečestvennoj istorii*, M. 1977.

poussé l'auteur à donner à son oeuvre l'aspect que nous connaissons. Au delà d'une énumeration des sources citées par l'historien lui-même et d'une tentative de reconstruction de sa bibliothèque[4], cet aspect de la 'question Tatiščev' a été négligé par la critique. Une connaissance plus vaste du contexte culturel dans lequel l'I.R. se situe contribuera à éclaircir, sinon à résoudre le problème de l'authenticité des 'tatiščevskie izvestija'.

II

Nous savons par Tatiščev lui-même que son intention initiale était d'écrire une "istorija" à la manière occidentale, "gistoričeskim porjadkom", comme il le déclare dans le "Predysveščenie[5]". Cette formule est très proche de l'autre, "po obyčaju istoriografov" assez fréquente chez les historiens russes entre le XVIIe et le XVIIIe s., qui se rapportaient ainsi à l'ordre de narration adopté en Occident à partir de la Renaissance, fondé sur le regroupement logique des événements[6]. Tatiščev ne voulait donc pas être un annaliste, mais un historien dans le sens moderne du mot: le titre de *Istorija* est indicatif de cette conscience nouvelle. Pourquoi a-t-il donc préféré renoncer à ce programme pour suivre l'ordre des *letopisi*? Encore une fois la réponse a été donnée par lui-même: la quantité des matériaux était telle et le manque de travaux préliminaires si total, qu'il fallait d'abord mettre de l'ordre dans les manuscrits, les éditant d'une manière claire et rationnelle, qui permît le répérage facile des informations.

Tatiščev, contraint de recourir au modèle des annales par l'état de ses sources, dut se rendre à l'évidence que la situation particulière de la culture russe, qui n'avait pas connu la Renaissance, ne permettait pas encore d'appliquer les schémas occidentaux (polonais, en particulier) aux textes russes, sans faire violence aux textes eux-mêmes et sans sacrifier la clarté de l'exposition.

Obligé à suivre la forme des annales par la situation objective de l'historiographie de son pays à son époque, Tatiščev fut le premier qui, dans la

---

[4] I.V. VALKINA, *K voprosu ob istočnikach Tatiščeva*, en: *Rol' i značenie literatury XVIII v., XVIII vek* (Sb. 7), M.L. 1966.

[5] "svodja iz raznych let k odnomu delu i narečiem takim, kak nyne najbolee v knigach upotrebljaemo" (I.R., I, 90-91).

[6] La nouvelle manière d'écrire l'histoire, synthétisée dans la formule "po obyčaju istoriografov", indiquait la structure 'logique' de la narration adoptée par la Renaissance occidentale en opposition à la structure traditionnelle des annales médiévales. Il est vrai que la forme des annales avait reçu une nouvelle vie et un nouveau modèle en Occident grâce à l'influence de l'oeuvre de Tite-Live, mais pour la Russie, qui n'avait pas connu la Renaissance, la structure "po obyčaju istoriografov" devait avoir une fonction d'innovation bien plus radicale qu'en Occident: elle signifiait non seulement le renoncement à la domination absolue des *letopisi*, mais aussi le contact direct avec l'historiographie polonaise de la Renaissance et, plus tard, avec l'historiographie allemande du XVIIe s. L'expression "po obyčaju istoriografov" est signalée déjà par l'*Istoričeskoe učenie* (cf. S.L. PEŠTIČ, cit., I, 51; M.A. ALPATOV, *Russkaja istoričeskaja mysl' i Zapadnaja Evropa*, I, M. 1973, 389-391).

Russie moderne, se servit des sources médiévales comme point de départ et fondement de son histoire en reproduisant leur texte avec une fidélité qui arrive, dans la première rédaction, jusqu'à la conservation, voire à l'imitation de la langue médiévale.

Avait-il des exemples à suivre en Occident? Nous croyons qu'un de ces exemples ait pu être Leibniz. Cité à plusieurs reprises dans l'I.R., le philosophe maître de Wolff, avait édité entre 1693 et 1711 plusieurs recueils de documents et de chroniques médiévales concernant l'histoire de l'Allemagne depuis ses origines. Il avait aussi commencé une oeuvre monumentale, les *Annales Imperii*, conclue seulement un siècle plus tard, et qui jeta les bases d'une révision critique et rationnelle de l'histoire la plus ancienne des Germains. Il ne faut pas oublier non plus, les rapports que le philosophe eut avec l'Académie des Sciences de Saint Pétersbourg et avec Pierre 1er. La leçon de Leibniz peut donc avoir joué un rôle important dans l'attitude générale de Tatiščev envers les textes médiévaux, peut-être même dans sa décision d'abandonner le projet d'écrire "po obyčaju istoriografov".

L'exemple de Leibniz peut avoir été stimulant aussi dans un autre sens. Tatiščev distingue très nettement dans le "Predysveščenie" le rôle de l'histoire ecclésiastique de celui de l'histoire laïque, "civile" ("graždanskaja"). Phénomène typique de l'époque pétrine en Russie, cette division remonte, en Occident, à la Renaissance. L'exemple de Leibniz, néanmoins, peut avoir agi aussi d'une manière plus spécifique: l'érudit allemand publia les Chroniques latines allemandes dans le but conscient de créer un *corpus* laïc de textes concernant l'histoire allemande juxtaposé au *corpus* créé par l'école de S. Maure en France pour l'histoire de l'église. Il s'agit donc d'une 'filiation', pour ainsi dire, de ce courant érudit qui, s'opposant à l'*opus oratorium* cicéronien, inaugura la recherche documentaire pour l'histoire de l'église d'un côté (Ecole de S. Maure, Tillemont, Baronius etc.), pour l'histoire laïque de l'autre (Leibniz, Lučić et, plus tard, Muratori, etc.). Or, l'oeuvre de Tatiščev, comme l'on sait, introduisit bien des modifications dans le texte des *letopisi* justement au nom du principe de la laïcité: à la base de l'I.R. était la reproduction fidèle des Chroniques médiévales russes, mais avec le but de créer une histoire laïque dans laquelle la religion ne pouvait pas être exclue, étant partie intégrale des *letopisi* et du monde médiéval, mais devait servir à recréer les événements de l'Etat (non de l'Eglise) russe.

Il nous paraît raisonnable, donc, de supposer que Tatiščev se soit rendu compte au cours même de son travail qu'avant de pouvoir écrire une histoire russe 'moderne', il fallait connaître exactement les documents disponibles. Les seuls documents disponibles étaient pour lui les chroniques: l'accès aux archives ne sera permis en Russie qu'à ses successeurs[7].

---

[7] L'I.R. ne revèle pas chez son auteur une conscience précise de la nécessité d'étudier l'histoire sur les documents d'archives. Il est vrai que l'intérêt de Tatiščev pour la *Russkaja Pravda* et pour les 'monuments' russes médiévaux en général s'inscrit dans une tendance toute moderne de recherche de sources 'authentiques', mais ce silence par rapport au document d'archives pro-

Il fallait donc recueillir les *letopisi*, les lire, les interpréter, les reproduire dans un ordre et dans une forme compréhensibles. C'est ce que Tatiščev fit avec une érudition et une intelligence hors du commun. Le fait même que la Russie n'avait pas connu la Renaissance, avait probablement favorisé cette estime de Tatiščev pour les Chroniques médiévales: il n'avait pas dû surmonter le mépris dont la Renaissance, avec son culte de l'antiquité et son respect pour les *auctoritates*, avait accablé le Moyen Age et qui avait ralenti le chemin de l'historiographie vers la documentation et l'érudition relativement objective, soit par le poids excessif de la rhétorique soit par la survie tenace des mythes étymologiques et nationaux créés, surtout dans les pays d'au-delà des Alpes, par la Renaissance[8]. Tatiščev eut la possibilité d'accéder directement à l'exemple de l'érudition européenne du XVIIe-XVIIIe s. qui, avec difficulté, avait réussi à redonner sa juste valeur à l'héritage médiéval.

III

Issue de l'école rationaliste et 'scientifique' du XVIIe et du début du XVIIIe s., l'oeuvre de Tatiščev présente toutefois de nombreux points de contact avec la tradition de la Renaissance. Le rapport entre l'historien du XVIIIe s. et le XVIe siècle de l'Europe occidentale a été très étroit. Il se manifeste à plusieurs niveaux dans l'I.R., soit d'une manière directe (de 'dépendance') soit d'une manière indirecte ('fonctionnelle' ou 'typologique').

---

prement dit lie l'auteur russe à une tradition qui, comme pour la Renaissance occidentale, s'appuie encore plutôt sur la valeur des sources historiques narratives, que sur la recherche du document d'archive. Introduite d'une manière partielle déjà par les humanistes (Lorenzo Valla, Flavius Blondus, M. Kromer, les *Acta Tomiciana*, pour ne citer que quelques exemples), mais pratiquée systématiquement seulement aux XVIIe et XVIIIe s. par ces écoles 'érudites', religieuses ou laïques, qui en France (Ecole de S. Maure, Tillemont, etc.), en Italie (Baronius, plus tard Muratori), en Allemagne (Leibniz), en Croatie (Lučić) contribuèrent d'une manière déterminante au développement de l'historiographie moderne, la conscience de la nécessité d'une étude systématique des archives d'Etat semble avoir pénétré en Russie à la génération qui suivit celle de Tatiščev. Le fils de Vasilij Nikitič, Evgraf Vasilevič, a 'découvert' une vérité profonde lorsqu'il a affirmé dans la Dédicace à Catherine II de l'édition de Miller de l'I.R. (I vol., M. 1768, pages non numérotées): "Vaše že Imperatorskoe Veličestvo soizvolili k tomu ešče prisovokupit' i upotreblenie gosudarstvennych archiv, kotoroj est' odin nadežnejšij sposob s pol'zoju upražnjat'sja v pisanii tech vremen Istorii, o koich archivnyja svidetel'stva ostalis'. Predprijatiju pokojnego otca moego k sočineniju Rossijskoj Istorii ne innoe čto spospešestvovalo, kak obodrenie k tomu samogo Velikogo Imperatora [Petra] i nadežda, čto onaja osnovana budet na nemalom čisle Rossijskich letopisej". Moins de vingt ans étaient passés depuis la mort de V.N. Tatiščev: une nouvelle conscience de l'historiographie semble avoir surgi. Il serait de grande utilité de vérifier l'origine et le cheminement de cet intérêt pour la documentation d'archives chez les protagonistes de l'époque de Caterine II: Ščerbatov, Boltin, Elagin et, plus tard, Karamzin, pour ne citer que quelques exemples.

[8] Cf. U. PAUL, *Studien zur Geschichte des Nationalbewusstseins im Zeitalter des Humanismus und der Reformation*, Berlin 1936, et la bibliographie citée en: G. Brogi Bercoff, *Il Regno degli Slavi di M. Orbini e la storiografia europea del Cinquecento*, "Ricerche slavistiche", XXIV-XXVI, 1977-79, 119-154.

1.- L'apport le plus évident de la Renaissance à l'oeuvre de Tatiščev est fourni par l'emploi des sources allemandes et, surtout, polonaises du XVIe s.: Krantz, Długosz, Kromer, Stryjkowski, Guagnino, Bielski offraient constamment le matériel complémentaire ou alternatif au récit des *letopisi* sur lesquels se fonde l'I.R.

Le rapport de Tatiščev avec les sources polonaises n'est pas de dépendance. Tout au contraire, deux attitudes se manifestent clairement. Tandis que Stryjkowski est considéré avec sympathie, sans doute à cause de ses tendances 'autonomistes' qui l'apparentent à la *gens ruthena* et de son esprit de tolérance envers les orthodoxes vivant dans le Royaume de Pologne, Długosz, Kromer est souvent critiqué pour son évidente idéologie catholique, et semble renforcer chez Tatiščev les sentiments traditionnels d'inimitié et de méfiance pour les Polonais, accusés d'être faux et instables, et d'avoir diffusé exprès les plus ignobles mensonges sur l'histoire russe.

Or, cette attitude critique de Tatiščev envers Kromer et envers ceux qui (en particulier les Allemands qui travaillaient à l'Académie de Saint-Pétersbourg) auraient contribué à jeter le passé slave dans les ténèbres du mensonge ou de l'ignorance, reflète un sentiment 'national' (ou patriotique si l'on veut éviter ce terme quelque peu ambigu de 'national') qui avait été le ressort fondamental de la floraison historiographique du XVIe s. dans les pays d'au-delà des Alpes. Avec une différence pas de méthode mais de contenu: les Allemands, les Croates et les Polonais, durant la période de leur constitution en états nationaux et de leur prise de conscience nationale, adressaient les mêmes accusations de mauvaise foi et de partialité aux historiens grecs et romains, et aux italiens qui, par ignorance ou par perfidie, auraient fait leur possible pour jeter l'ombre de l'oubli ou de la calomnie sur les "barbares". Le parallélisme est évident: pour les Latins et les Italiens, les barbares étaient les Allemands et les Slaves, pour les Polonais, les barbares étaient les Russes, et les Russes se sentaient offensés par les Polonais exactement comme ces derniers l'étaient par les Italiens ou les Romains. Les éléments constitutifs de ce tableau rentreront parfaitement dans le cadre général, si l'on considère que le XVIIe et le XVIIIe s. constituent en Russie l'époque de formation d'une conscience nationale, comme l'avaient été le XVIe et le XVIIe s. pour l'Allemagne et la Pologne[9].

Si, d'un côté, l'esprit critique de Tatiščev, riche de l'expérience du rationalisme allemand des XVIIe-XVIIIe s., avait fait faire des progrès remarquables à sa méthodologie historiographique (voir sa recherche scrupuleuse de la vérité, là où elle était effectivement possible; sa méthode de comparaison entre les différentes versions d'un même épisode qui aboutit généralement à un choix raisonné et logique, contrairement à la plupart des humanistes qui se limitaient à rapporter les différentes opinions; l'estime toute moderne qu'il avait pour les sources médiévales); d'un autre côté, il tomba dans

[9] H. ROGGERS, *National Consciousness in Eighteen Century Russia*, Cambridge, 1969.

les mêmes pièges où étaient tombés ses prédécesseurs de la Renaissance, dont il utilisa les oeuvres soit en les critiquant, soit en les imitant.

Ainsi Tatiščev s'inscrit-il dans le cadre de l'historiographie qui, surgie au XVIe s. en Europe Occidentale, était pénétrée au XVIIe s. de la Pologne en Ucrainie et en Russie. Dans l'I.R. nous retrouvons des thèmes, des clichés, des schémas généraux qui se rattachent à cette tradition. Voyons-en quelques exemples.

Dans quelques cas, Tatiščev a refusé certaines 'fables' soit parce qu'elles étaient liées à la tradition catholique (par ex. S. Jérôme traducteur de la Bible slave), soit par esprit 'patriotique' (il perçoit comme contraire à sa conception sur les Varègues-russes la légende de Prus, donc il en nie la validité), soit par une saine méfiance pour ce qui est contraire à la raison ou non documenté par les sources antiques (le privilège d'Alexandre, certains détails sur les Amazones)[10]. Il n'hésita toutefois pas, et certainement par le même esprit de fierté 'nationale' qui animait les auteurs polonais et croates dans leur défense de la même théorie, à soutenir énergiquement la dérivation du nom des Slaves de "slava" (la gloire) comme le faisaient Kromer, Stryjkowski et Orbini contre l'interprétation greco-latine qui rapprochait le nom à "sklavi[11]". Il n'hésita pas non plus à exhumer le vieux thème des Slaves qui savaient conquérir la gloire avec les armes plutôt qu'avec la plume[12].

Soucieux de créer pour les Slaves, en particulier pour les Russes, un glorieux passé préchrétien qui pût être considéré au même niveau que l'antiquité grecque et romaine selon le schéma de Cellarius[13], Tatiščev tenta d'en

---

[10] I.R., I, 94; 290; 149; 311; 316.

[11] I.R., I, 310.

[12] Ignares de l'existence des Slaves avant Procope de Cesarée, écrit avec une fierté non cachée Tatiščev, les Grecs et les Romains eurent le moyen de se rendre compte de leur puissance lorsque les Slaves "žestoko napadenie učinili, grekom i rimljanom vo obščem zvanii znaemii byt' stali i onoe svoe podlinnoe imja ne perom, no sableju i kopiem v knigi grečeskie i rimskie vnesli" (I.R., I, 312; et cf. 314-315: le nom des Slaves était inconnu car ils n'écrivaient pas et les étrangers en déformaient le son). Les affirmations de Tatiščev sur l'ignorance des Slaves chez les Grecs avant Procope n'est pas contraire à la vérité historique, mais il est aisé d'y reconnaître un *topos* qui rattache ce genre d'argumentation à la tradition de la Renaissance des pays d'au-delà des Alpes: le manque de l'écriture chez les ancêtres constituait en même temps une raison de plainte (car de cela dérivait le manque de récits historiques pour la geste la plus ancienne des Slaves) et une raison d'orgueil car, affirmaient les historiens du XVI s., nos ancêtres ne savaient pas écrire parce qu'ils cherchaient la gloire par la valeur des armes et le courage, plutôt qu'avec la plume (cf. G. Brogi Bercoff, *Il Pribevo e il 'Regno degli Slavi di Mauro Orbini*, "Ricerche slavistiche", XXII-XXIII, 1975-76, 141-142; Id., *Il 'Regno degli Slavi' di M. Orbini...*, cit., 135-136). De Dlugosz à Kromer, de Pribojević à Orbini et aux Allemands qui se servaient ironiquement de ce *topos* pour accuser les Français d'être plus aptes à faire travailler la langue que l'épée, le thème circulait d'un bout à l'autre de l'Europe.

[13] Ch. Cellarius (*Historia antiqua, Historia Medii Aevii, Historia Nova*, Zeiz-Halle 1685-1689) introduisit le premier la division de l'histoire en antique, médiévale et moderne. Quoique cette classification soit acceptée encore de nos jours, l'oeuvre de Cellarius elle-même ne sut pas, en pratique, se détacher du schéma traditionnel des 4 monarchies, en conservant en plus l'idéologie

reconstruire les origines et l'histoire préchrétienne. Il suivit partiellement le travail de Bayer et se détacha de la tradition qui circulait dans les pays slaves occidentaux (la légende de Čech et Lech, la tradition polonaise de la Vandalia), en situant le berceau des peuples slaves en Syrie et en considérant donc tous les peuples probablement venus de ce 'berceau' (Paflagons, Galates-Galli, etc.) comme appartenant à la même 'famille' slave.

Au delà des détails de ces fables et da la valeur de leur contenu[14], il est intéressant de remarquer que les procédés adoptés par Tatiščev sont semblables à ceux de la Renaissance polonaise ou allemande. Ils sont fondés par ex. sur les étymologies les plus fantaisistes et sur l'idée que les peuples habitant sur un même territoire sont à considérer les ancêtres de ceux qui y habitent à présent[15]. C'est ainsi qu'à côté de la critique aussi violente que juste contre les Polonais qui identifiaient les Sarmates avec les Slaves[16], nous voyons reparaître la fable que parmi les peuples slaves il fallait considérer aussi les Amazones.

Tatiščev déclare d'avoir puisé les renseignements sur ce dernier sujet dans une "knižica" écrite par Feofan Prokopovič et donnée par ce dernier à Pierre le Grand, mais depuis lors disparue. L'auteur de l'I.R. admet de citer de mémoire, car il n'a pas pu revoir la "knižica" (évidemment restée manuscrite) après la mort de Pierre 1er [17].

Le passage sur les Amazones est un exemple assez typique des contradictions qui caractérisent l'I.R. et témoignent de sa complexité: Tatiščev considère comme fabuleux plusieurs détails que les écrivains antiques ou médiévaux ont rapportés sur les Amazones, mais il n'ose pas nier le témoignage de Prokopovič sur leur appartenance aux peuples slaves et sur la légende de leur transport de l'Afrique en Asie par "Hercule Libien", comme le dit Stryjkowski. Il fait dériver le nom des Amazones des deux racines slaves "sama" et "žena", et rapporte le témoignage d'auteurs tels que Helmoldus, Krantz et Ortelius, selon lesquels les Amazones et les Africains du Nord

---

religieuse typique de la tradition protestante allemande 1) par la valeur primaire et exclusive donnée à la Bible comme source supérieure à toute autre; 2) par le fait d'avoir considéré la Réforme de Luther comme le début de l'ère moderne; 3) par le providentialisme et le manque de séparation entre histoire religieuse et laïque. Il faut reconnaître à Tatiščev l'intelligence d'avoir su tirer de cet historien allemand de troisième catégorie la seule idée valable et durable.

[14] Il serait utile de vérifier un lien éventuel de ces théories avec l'historiographie protestante allemande qui s'appuyait sur la Bible comme la source la plus digne de foi. Un exemple de cette tendance se trouve d'ailleurs dans l'oeuvre de Cellarius citée ci-dessus.

[15] I.R., I, 94: "A poneže ne inyja narody, tokmo Slovjane i Sarmaty v sich stranach obitali ... sledstvenno onye naši i drugich mnogich iz sich stran proizšedšich narodov predki byli".

[16] Ce sont deux peuples avec des langues, et donc des ethnies, différentes, affirme Tatiščev qui, contrairement à l'historiographie polonaise, lie les Sarmates et les Finnois (I.R., I, 244-254).

[17] I.R., I, 315-316. Ce traité de Prokopovič sur les Amazones n'est pas cité dans la Bibliographie de J. CRACRAFT ("Oxford Slavonic Papers", VIII, 1975, 1-36). Peut-être réapparaîtra-t-il dans quelque bibliothèque soviétique? Il est difficile d'imaginer que Tatiščev ait inventé l'existence de cette "knižica o Amazonech".

auraient eu la même religion car les deux peuples auraient représenté les anges du bien en noir et ceux du mal en blanc[18].

De même, il dédie de longues pages à la réfutation de Stryjkowski, de Flavius Josephus et d'autres auteurs qui considéraient Mosoch comme le père des Slaves et identifiaient les racines de Mosoch-Moskva et Mesech-Mešeni, mais il accepte comme "veritel'no" que les "Mešeni" aient habité en Paflagonie, que leur nom soit slave, qu'il dérive "ot smešenija raznych rodov" et qu'il soit à attribuer aux peuples "prešedšim vo Frakiju[19]". Le plus curieux est que le point de départ de cette théorie est constitué par une critique contre les Français qui, "par amour de leur patrie" identifient les Galates avec les Gaulois, quand il est évident (*sic!*) que les Galates ne pouvaient être que slaves! Et s'il renonce à accepter les exagérations d'Orbini qui attribue aux Slaves les gestes des Gothes, des Avares, des Cimbres etc., ce n'est que pour affirmer comme une "nesporimaja pravda", et avec fierté, que les Slaves participèrent de la gloire des peuples sus-dits en combattant sous leurs enseignes[20].

Les lieux communs qui ont leur origine pendant la Renaissance, n'ont toutefois pas toujours la même fonction chez Tatiščev et ses prédécesseurs occidentaux. Il reflètent quelque fois la sensibilité du monde contemporain et de la *Weltanschauung* de l'historien du XVIIIe s. Ainsi, le vieux *topos* que les Slaves n'ont été vaincus par les ennemis qu'à cause de leur désaccord continuel, est-il adapté par Tatiščev à une situation contemporaine: les Slaves de l'Ouest et du Sud auraient perdu leur langue (donc, leur identité nationale) et leur puissance plutôt "ot slabosti slavenskich gosudarej i nesoglasija" que par la puissance des Allemands ("siloju germanskich gosudarej")[21]. Un cliché bien connu par des auteurs comme Kromer, Stryjkowski ou Orbini, a été appliqué ainsi à une situation particulière et récente. Même procédé, mais cette fois appliqué aux rapports entre les Russes et les Polonais, dans l'observation que les Polonais purent conquérir les terres ruthènes seulement à cause des querelles entre les seigneurs de la Lithuanie[22].

L'observation que les querelles internes étaient uniquement responsables des défaites des Polonais et des Russes ("ot slabosti slavenskich gosudarej") répondait aussi à l'idéal d'un pouvoir centralisé et puissant que Tatiščev désirait pour son pays. Dans le commentaire à l'opinion de Xénophon (cité d'après Bielski), selon laquelle les "moskini" (le terme vaut ici les Moscovites) ont été considérés horribles et sauvages, Tatiščev se montre encore lié à un esprit 'patriotique' analogue à celui qui poussait les historiens polonais ou allemands des deux siècles précédents à vanter la gloire de leurs armes: aux accusations de "féroce" il répond en exaltant la "vaillance" des

[18] I.R., I, pp. 141,149, 315-317.
[19] I.R., I, 288-289; 312-314; 434 (Note 5).
[20] I.R., I, 313, 344-345.
[21] I.R., I, 344 (Note 5).
[22] I.R., I, 324 (Note 5).

"moskini" qui auraient toujours été supérieurs dans la guerre[23]. Au delà du *topos* renaissant qui exalte la valeur militaire, Tatiščev montre toutefois une sensibilité politique et culturelle nouvelle par rapport à ses prédécesseurs polonais ou allemands: homme d'état engagé personellement dans la construction de la puissance de son pays, il remarque que la force et le courage des "moskini" est une garantie de puissance pour l'Etat, tandis que ce que les Polonais appellent "ludzkość" n'est que de la faiblesse; homme de lettres du XVIIIe s., il s'oppose d'autre part à l'accusation de "svirepstvo" adressée (par Bielski d'après Xénophon) contre les "moscovites", pour affirmer les valeurs de la culture: car les Russes ne sont pas moins civilisés que d'autres peuples. Ainsi se croisent dans l'I.R. les vieux lieux communs et la pensée de l'ère moderne: le *topos* de la vaillance a trouvé son application naturelle dans la situation politique qui opposait la nouvelle puissance russe absolutiste au républicanisme de la Pologne agonisante; l'accusation de barbarie, à laquelle la Renaissance s'opposait souvent en exaltant la valeur militaire, a été réfutée au nom de la culture.

Dans le bric-à-brac de fantaisies d'origine biblique, classique ou médiévale, la sensibilité de Tatiščev pour les valeurs de la science et de la culture lui fait mettre en évidence non seulement la gloire des armes ou la conscience de la diffusion énorme des peuples slaves, de leur puissance et de leur langue[24], mais aussi le fait que les Slaves, et les Russes en particulier, peuvent se vanter d'origines culturelles aussi anciennes que celles des 'grands' peuples de l'antiquité. Les affirmations de Bayer et de Treuer selon lesquelles les Russes ne connaissaient pas l'écriture avant l'époque chrétienne, affirme Tatiščev avec véhémence, ne sont que des "mensonges dictés par l'ignorance[25]". Dès leur plus lointaine origine, les Slaves auraient eu la possibilité d'apprendre à écrire grâce aux contacts avec les peuples les plus avancés: les Hébreux, les Egyptiens, les Chaldéens à l'époque où ils habitaient encore leur terre d'origine; les Italiens lorsqu'ils passèrent, à l'époque de la guerre de Troie, la Mer Méditerranée pour fonder Venise (avec le nom de "Heneti", de "Galli" et de "Mesini"); avec les Grecs dont les colonies étaient en contact direct avec les peuples slaves et sarmates de la Scythie[26]. Les historiens grecs, continue Tatiščev, témoignent que les princes scythes Anacharsis, Skil et Abaris firent leurs études à Athènes, ce qui les mit en contact avec la lumière des lettres grecques. Ce n'est que par l'usage déplorable des Grecs de transformer les termes étrangers que les noms de ces princes, à présent, ne semblent plus slaves[27].

---

[23] I.R., I. 320, 324 (Note 5).
[24] I.R., I, 344-345 (Notes 3,4,5).
[25] I.R., I, 93, 221, 231 (Note 61).
[26] I.R., I, 93-94.
[27] I.R., I, 94, 130-131. Des plaintes analogues se trouvent par ex. chez Johannes Turmair (Aventinus), Krantz et Orbini qui reprochaient aux Italiens l'habitude d'appeler Scythes tous les peuples dont ils ne connaissaient pas le nom, ce qui aurait empêché une correcte connaissance des faits anciens des Germains et des Slaves (cf. G. BROGI BERCOFF, *Il Regno degli Slavi di M. Orbini...*, cit., 141).

Nous touchons ici à une combinaison des plus intéressantes entre le côté le moins 'scientifique' et rationnel de l'héritage humaniste, et le côté le plus moderne, 'proto-illuministe', de l'esprit nouveau du XVIIIe s. En soutenant que les princes de la Scythie avaient étudié à Athènes, Tatiščev renverse un des piliers de la tradition médiévale de la *Slavia orthodoxa*, fondée sur le refus de la culture "hellène", païenne et diabolique: c'était un topos bien connu de la littérature de la Russie ancienne que de proclamer de ne pas avoir étudié à Athènes et de s'inspirer exclusivement des valeurs chrétiennes et bibliques. En cela Tatiščev montre d'avoir accepté comme valeur essentielle l'héritage classique, ce qui le met automatiquement sur le même plan que la culture européenne occidentale liée à la Renaissance. De la Renaissance vient aussi la méthodologie de l'identification ou de la mise en contact de son propre peuple avec les civilisations antiques. Toutefois Tatiščev s'inspire, en appliquant cette méthode chère aux historiens de la Renaissance, à un nouveau 'modèle' culturel: les ancêtres des Russes n'ont pas seulement une histoire riche de quelques milliers d'années, comme l'avaient les peuples antiques et leurs héritiers (par ex. les Italiens, héritiers des Latins), mais ils connurent, dès cette époque primordiale, l'art de l'écriture, signe de civilisation et moyen de création de la culture. Ce thème est repris par Tatiščev lorsqu'il remarque avec une fierté mal cachée que les Russes connaissaient certainement l'écriture avant le baptême de Vladimir, puisqu'il est dit dans les chroniques que le métropolite envoya des "popy učenye" dans les écoles fondées par le prince[28].

Sans vouloir (ni pouvoir) suggérer un rapport de dépendance 'généalogique', il est possible d'établir un parallèle 'typologique' entre ce nouveau 'modèle culturel' qui a inspiré Tatiščev et les oeuvres que Szymon Starowolski écrivit au XVIIe s. en Pologne. Quoique l'historien russe ait probablement connu la traduction russe du *Dwór cesarza tureckiego*, contenue dans la *Skifskaja Istorija* de Lyzlov, il n'y a aucune preuve qu'il ait eu entre les mains les autres écrits de Starowolski qui, du moins à notre connaissance, n'ont pas été traduits en russe et qui étaient, pour la plupart, rédigés en latin, langue inconnue de Tatiščev. Il y a toutefois des analogies entre le désir qui poussa Starowolski à écrire la *Polonia* et les *Hekatontas*, et les finalités que se proposait Tatiščev. Exactement comme pour ce dernier, le but qui animait l'écrivain polonais était celui de faire connaître aux étrangers non seulement la 'geste' héroique, les gloires militaires et chevaleresques d'une Pologne 'sarmate', telle qu'elle avait été présentée par Długosz, Kromer, Stryjkowski et Sarnicki (indépendamment de leur différence religieuse ou de la valeur objective de leurs *Histoires*), mais une Pologne qui avait désormais pris conscience du fait que la valeur militaire ou 'éthnique' n'est pas suffisante pour recevoir la considération et le respect des autres 'nations'[29], sur-

[28] I.R., II, 63 et 234 (Note 190); cf. dans la *Ipatevskaja* (Edit. 1908, 103).

[29] G. BROGI BERCOFF, *'Polonia culta': Szymon Starowolski e la nuova immagine di una nazione*, en: *Cultura e nazione in Italia e in Polonia dal Rinascimento all'Illuminismo*, a cura di V. BRANCA e S. GRACIOTTI, Firenze, Ediz. Olschki, 1986, 393-414.

tout de celles qui se vantaient d'être les héritières des Latins ou d'avoir une position privilégiée grâce à la *translatio imperii ad Germanos*. La tâche de proclamer cette nouvelle valeur culturelle de son pays était certainement plus facile pour Starowolski dans la Pologne qui connaissait encore le rayonnement littéraire du siècle d'or, que pour Tatiščev: ce dernier devait affirmer des valeurs culturelles pour un pays à peine initié à la littérature et à la philosophie occidentales qui, dans l'optique du début du XVIIIe s., représentaient la modernité contre le Moyen Age, la 'civilisation' contre la 'barbarie'. Cela peut justifier le procédé quelque peu naïf de Tatiščev de vouloir affirmer la connaissance de l'écriture chez les Slaves à l'époque des Egyptiens ou des Grecs. Mais la conscience de cette valeur inévitable de la culture est exceptionellement 'moderne' dans la Russie de son temps; en elle consiste son mérite. Pour créer l'image d'une *Russia culta* d'ailleurs, Tatiščev ne se servit pas seulement de procédés aussi 'naïfs' et, en Occident, certainement 'démodés'. Son respect pour les 'monuments' de la culture russe médiévale montre, comme nous l'avons dit, une attitude bien plus mûre et 'moderne' que celle des humanistes occidentaux. Non seulement l'idée même de fonder la nouvelle histoire de la Russie sur les *letopisi*, mais aussi nombre de passage da l'I.R. en sont les témoignages éloquents. Au "testament" de Konstantin Vsevolodič, par ex., (s.a. 1218) Tatiščev dédie un long 'commentaire' sur la richesse et la valeur de la littérature russe médiévale, malheureusement si peu connue à cause de tant de pertes dans le patrimoine manuscrit[30]. Inutile de dire combien Tatiščev avait raison, surtout à son époque: ce n'est qu'à la fin de son siècle que l'intérêt pour les écrits médiévaux connut un brusque épanouissement à la veille de l'époque romantique. Encore à propos de l'épisode cité plus haut de la diffusion de la culture dans la Russie de Vladimir le Saint, il est intéressant de voir comment Tatiščev exploite et 'interprète' ses sources médiévales: lorsque Vladimir oblige les enfants des meilleures familles de la Rus' à fréquenter les écoles à peine fondées — écrit l'historien en suivant fidelement la chronique — les mères pleuraient parce que "ne utverdilisja v vere i ne vedali pol'zy učenija, čto tem um ich prosveščaetsja i na vsjakoe delo blagougodny tvorit[31]". Les derniers mots n'apparaissent pas dans l'*Ipatevskaja* et sont à attribuer certainement à Tatiščev. Ces mots ne peuvent pas être considérés comme appartenant à une chronique perdue, ils ne font que compléter cette image de Tatiščev qui tente par tous les moyens de créer une vision 'civilisée' et 'culturelle' de la Russie, soit dans le présent que dans le passé. Ou, pour mieux le dire, il tente de retrouver dans la Russie médiévale les coordonnées qui répondaient à l'idéologie de l'époque de Pierre le Grand.

Encore une fois les analogies avec l'oeuvre et la personnalité de Starowolski s'imposent. Un demi-siècle avant Tatiščev, le polygraphe polonais se plaignait de l'incurie de ses compatriotes envers les manuscrits médiévaux et

[30] I.R., III, 262, Note 600.
[31] I.R., II, 63; PSRL, II, Spb. 1908, 103.

montrait une sensibilité remarquable envers le patrimoine artistique médiéval de son pays[32]. De même Tatiščev accusait les Polonais de ne pas se soucier assez de l'édition de leur patrimoine littéraire, car les "ljachi" seraient "trop paresseux" (I.R., I, 312-313). Tatiščev avait bien observé le début de la décadence culturelle de la Pologne qui était un fait évident à son époque, mais le parallélisme entre le chanoine partisan de la Contre-Réforme en Pologne et le 'rationaliste' laïc de la Russie de Pierre le Grand semble témoigner d'une analogie culturelle plus vaste et profonde: la valorisation du patrimoine culturel national et le besoin de montrer une longue tradition de civilisation, peuvent s'inscrire dans une tendance commune à l'érudition rationaliste (laïque ou catholique, peu importe dans cette perspective), qui pourrait aider à comprendre, dans toute sa portée, cet événement particulier que fut l'accueil si favorable réservé par Catherine II aux Jésuites[33].

Nous citerons, pour clore avec ce sujet, un dernier exemple, qui donne une idée claire de la complexité du système culturel de Tatiščev. A propos des noms multiples des cataractes du Dnepr, l'historien russe exprime la certitude de la justesse du témoignage de Constantin Porfyrogénète car grand nombre de Slaves auraient vécu à Constantinople et la langue grecque aurait subi une très forte influence de la part de la langue slave[34]. Indépendamment de la réalité historique, il est important de remarquer qu'il y a une analogie méthodologique fondamentale avec les historiens allemands et croates de la Renaissance, qui s'enorgueillissaient du fait que les Germains servaient dans les armées romaines en les portant à la victoire ou que les Slaves fournissaient aux sultans les éléments choisis des janisaires (et il est très intéressant de remarquer comme le même topos a été exploité par un historien ukrainien selon lequel les Kazares, ancêtres des Cosaques, auraient favorisé avec leurs armes la puissance de l'Empire Persan, d'Alexandre le Grand et de César Auguste)[35]; que Tatiščev toutefois, représente une époque et un esprit nouveau, car l'orgueil des Slaves ne consiste plus, pour lui, dans le fait d'avoir fourni des soldats à un autre empire grand et civil, mais de lui avoir fourni des éléments de culture.

2.- Un second niveau de parenté avec la tradition de la Renaissance s'exprime par l'importance attribuée à l'héritage ancien, classique. Pratiquement ignoré par les chroniqueurs russes médiévaux, ou à peine entrevue grâce à la médiation de la tradition byzantine, la connaissance des historiens

---

[32] S. STAROWOLSKI, *Hekatontas*, Venetiae 1627 (2e Edit.), Dedicatio ad lectorem; A. PISKADŁO, *Wstęp*, en: S. STAROWOLSKI, *Polska albo opisanie położenia Królewstwa Polskiego*, Krakow 1976, 49-51; cf. G. BROGI BERCOFF, *'Polonia culta'* ..., cit., Notes 33,41.

[33] Cf. F. VENTURI, *Settecento riformatore*, V. 2, Torino 1984, 857.

[34] I.R., I, 193, et cf. 344, Note 2, sur la diffusion de la langue slave à la court de Constantinople.

[35] Cf. G. BROGI BERCOFF, *Il Pribevo e il 'Regno degli Slavi'*..., cit., 148. Pour les Cosaques et l'historiographie ukrainienne cf. l'article de P. LEWIN dans ce même receuil, p. 329.

antiques pénétra en Moscovie au XVIIe s. à travers les sources ukrainiennes et polonaises, donc encore une fois par l'action d'une "literatura posrednica", selon la terminologie de Lichačev. De plus, parmi les historiographes polonais, au XVIIe s., ce ne furent presque exclusivement que Stryjkowski et Bielski qui eurent une large diffusion: deux auteurs qui étaient sous bien des aspects encore liés à l'héritage médiéval, l'un par sa dépendance directe des chroniques lithuaniennes et russes, l'autre par la structure et par son idéologie qui, du protestantisme, ne semble avoir retenu que la polémique anticatholique, les fables et le providentialisme. L'apport de l'historiographie de la Renaissance polonaise, en somme, fut assez modeste dans la transmission des valeurs les plus dynamiques de l'antiquité classique dans la Russie antérieure à Pierre 1er.

F. Prokopovič eut certainement une connaissance directe de l'historiographie antique, comme en témoigne sa bibliothèque, énorme pour la Russie de l'époque, qui comprenait Hérodote, Plutarque, Xénophon, Diodore de Sicile ainsi que Tite-Live, Jules César, Tacite, Salluste, Suéton, Cornelius Nepos[36]. Il ne s'agit pas ici d'identifier les éventuelles influences des historiens classiques sur l'oeuvre historique de Prokopovič: le caractère propre au mémorialiste et l'adhésion à la documentation directe, aux dépêches et aux journaux politiques et militaires des protagonistes mêmes de la guerre contre la Suède, font de l'*Istorija Petra Velikogo* une oeuvre originale, fortement marquée par l'actualité de l'action et par la personnalité de l'auteur. Il serait utile, néanmoins, d'étudier l'oeuvre de Prokopovič du point de vue occidental, dans la perspective d'une éventuelle influence des modèles propres aux mémorialistes classiques ou modernes. La démonstration d'une telle dépendance par ex. de César ou de Salluste ou, par contre, de l'indépendance de tout modèle occidental, serait de grande importance soit pour situer le personnage de Prokopovič dans le contexte culturel européen, soit pour connaître les voies particulières parcourues par l'historiographie en Russie.

Dans ce contexte, le rapport de Tatiščev avec la tradition classique est le plus étroit que l'historiographie n'ait jamais connu en Russie. Tatiščev fut le premier à attribuer une autorité aussi déterminante aux historiens grecs et romains pour la reconstruction du passé slave (ou prétendu slave!) le plus ancien, celui qui pourrait répondre à la partie 'antique' de l'histoire russe selon le schéma déjà mentionné de Cellarius. Les auteurs les plus exploités furent, il est évident, ceux qui, les premiers, avaient fourni des renseignements sur les peuples habitant les plaines au-delà des Carpathes et de la Mer Caspienne: Hérodote, Pline le Vieux, Diodore de Sicile. L'exemple de Bayer a certainement été déterminant.

La publication de longs passages d'Hérodote et de Pline dans la première partie de l'I.R. répond au même désir qui avait poussé Tatiščev à chercher les manuscrits médiévaux, celui de rendre accessible par l'imprimerie les sources concernant l'histoire russe. Deux siècles plus tôt les Alle-

---

[36] S.P. LUPPOV, *Kniga v Rossii v poslepetrovskoe vremja (1725-1740)*, L. 1976, 265.

mands avaient vu imprimées les sources anciennes concernant les débuts de l'histoire germanique, en premier lieu Tacite. Rien de plus naturel que l'écrivain russe ait voulu faire de même pour son pays.

De l'importance que Tatiščev attribuait aux historiens anciens témoignent encore les passages où l'absence de sources antiques est portée comme preuve de l'inconsistance de certaines nouvelles largement acceptées par les livres d'histoire. Telle l'attribution à S. Jérôme d'une traduction slave de la Bible et de l'alphabet glagolitique en usage en Dalmatie: quoique le tchèque Hagecius, le dalmate Orbini, les polonais Kromer, Stryjkowski et Bielski soient tous d'accord sur ce "skazanie", écrit Tatiščev, je trouve cela douteux car les écrivains anciens n'en font aucune mention[37].

Tatiščev s'appuie sur l'autorité des anciens pour démontrer non seulement l'antiquité des origines des Slaves, dont nous avons parlé ci-dessus, mais aussi l'ancienneté de la prédication chrétienne chez les Russes. Pour démontrer la vérité du récit de Nestor sur la mission de l'apôtre André dans les terres kiéviennes, Tatiščev se sert d'une 'combinaison', nouvelle pour la Russie, qui tend à prouver la vérité de la tradition des *letopisi* par le double témoignage de la Bible, des Pères de l'Eglise et des auteurs anciens[38]. A la tradition humaniste de la *auctoritas* classique se joint ainsi celle de la *auctoritas* biblique. Mais d'une *auctoritas* de la Bible qui, il est important de le souligner pour la tradition russe, ne la considère plus comme "clé thématique[39]" d'interprétation morale, religieuse et didactique à la manière médiévale, mais comme source historique pour la narration des faits humains. C'est le même procédé, donc, qu'employait Cellarius ou Van Dale. L'éducation allemande et suédoise d'empreinte protestante doit avoir laissé des traces profondes, dont la portée devrait encore être étudiée.

Dans l'attitude de Tatiščev envers l'antiquité classique il est possible déceler de multiples stratifications. A côté de la valeur de source directe et de preuve de grande 'autorité', elle avait une valeur de paradigme, de terme de comparaison. Lorsqu'il décrit le siège de Novogorodok par Izjaslav Davidovič (s.a. 1152)[40], le "voroch" construit par Izjaslav est comparé au "vallum" romain dont Tatiščev même dit avoir lu la description dans une oeuvre de l'humaniste flamand Justus Lipsius[41]. Pour la rendre plus 'noble', l'histoire russe médiévale (décrite, hélas!, dans des Annales 'archaïques', dans la perspective de Tatiščev, et non imprimés), est rapprochée ainsi du monde militaire romain: une attitude tout à fait humaniste, dans le sens le plus

---

[37] I.R., I, 94,103. Le nom de S. Jérôme est absent dans l'Index des noms du I. vol. de la I.R., 469.

[38] I.R., I, 103-105.

[39] Pour la signification de "thematic clue" cf. R. PICCHIO, *The Function of Biblical Thematic Clues in the Literary Code of Slavia Orthodoxa*, "Slavica Hierosolimytana", I, 1977, 1-31. Aux fausses interprétations de la Bible, surtout aux fausses généalogies bibliques, Tatiščev dédia aussi un long paragraphe (I.R., IV, 53-54).

[40] I.R., III, 42.

[41] I.R., III, 240.

étroit et le plus classique du mot, dans l'esprit de la première Renaissance qui cherchait dans les oeuvres des anciens la perfection, le point de repère idéal pour comprendre le monde contemporain. Cet humanisme dont Lipsius avait été un des disciples les plus féconds, l'interprète aigu et, probablement, plus érudit.

Nous pouvons considérer, du même point de vue, la digression sur l'histoire des insignes: un paragraphe de longueur et d'exactitude considérables est dédié à l'origine du mot et de l'usage des emblèmes, avec la description de l'aigle romain et de sa fonction[42]. Quoiqu'une influence, consciente ou inconsciente, ait pu s'exercer sur Tatiščev de la part de la culture baroque (on sait quelle importance attribuaient aux emblèmes non seulement la Pologne et l'Europe en général, mais aussi la Russie à la fin du XVIIe s. et à l'époque de Pierre 1er)[43] la référence directe à Tite-Live et à Lipsius nous reporte au culte de l'antiquité propre à la Renaissance.

Héritier de la meilleure tradition de la Renaissance pour son respect de l'antiquité, Tatiščev établit également un rapport d'analogie entre l'histoire classique et celle de son pays par la valeur qu'il donna aux sources médiévales. Les Italiens avaient retrouvé dans les sources antiques les racines de leur propre culture, ils avaient fait du latin leur langue 'noble' et érudite, ils croyaient avoir restitué dans leurs écrits la *latinitas* de Cicéron. En rapportant, dans la première rédaction de l'I.R., les chroniques médiévales dans leur langue originale, et en maintenant des formes archaïsantes même dans la deuxième rédaction, écrite pour être lue et comprise par un plus vaste public, Tatiščev créa un parallèle entre la récupération des chroniques médiévales russes et leur valorisation comme sources primaires, et la récupération que les humanistes avaient fait du patrimoine grec et latin classique et de la langue latine. Preuve d'une attitude consciente dans cette direction est le parallèle que Tatiščev établit avec tant de regret entre les livres perdus des *Annales* de Tacite et les manuscrits russes anciens qui, il en est sûr, ont disparu au cours des siècles en créant un regrettable manque de renseignement sur l'histoire la plus ancienne (préchrétienne, mythologique) des Russes[44].

Ce parallélisme entre l'histoire classique et russe (ou slave) médiévale s'étend à d'autres domaines: ainsi, la diffusion de la langue slave aurait égalé celle du latin dans le passé, et la fondation de la ville de Staraja Rus' est comparée à celle de Rome. En exposant l'histoire de la formation des états et des différentes formes de gouvernement, Tatiščev établit aussi une analogie entre le développement des grands états de l'histoire ancienne (en particulier les Romains et les Grecs) et l'état russe: à la succession monarchie — république — empire — décadence de la Rome classique, répond dans l'I.R., la succession monarchie (jusqu'à Mstislav Vladimirovič) — républi-

[42] I.R., I, 368-369.
[43] A.A. MOROZOV, *Emblematika barokko v literature i iskusstve Petrovskogo vremeni*, en: *XVIII vek* (Sb.9), L. 1974, 202 ss.
[44] I.R., I, 97.

que (l'état kiévien dans la période du fractionnement féodal que Tatiščev definit comme "aristokratija no bezporjadočnaja") — Russie impériale moscovite — la décadence des Troubles. Devenue une monarchie puissante avec Ivan III et Ivan IV, la Russie a été portée au sommet de la gloire par Pierre 1er: Tatiščev met en évidence son titre de "imperator" dont il avait soigneusement expliqué la signification chez les Romains et la fonction chez Jules César; il souligne que pour Pierre, comme pour César, la force de l'état ne réside pas dans le titre, mais dans les actions et la capacité d'organisation; il définit finalement les opposants au pouvoir impérial dans le Verchovnyj Sovet comme semblables et plus puissants que les "rimskie brutusy[45]".

IV

Nous avons noté, à plusieurs reprises, des citations de Tite-Live et de Tacite. Un regard à l'Index des noms dans les deux premières parties de l'I.R. suffit pour indiquer que le nom de Tacite apparaît plus fréquemment. Les citations des deux plus grands historiens romains ont aussi une fonction différente dans l'oeuvre et dans la *Weltanschauung* de Tatiščev. Tite-Live, cité plus d'une fois avec la médiation de Lipsius ou dans les chapîtres tirés de Bayer, n'offrait probablement pas une grande quantité de renseignements utiles pour l'histoire russe. Il a plutôt, nous l'avons vu, une fonction de terme de comparaison qui ennoblit l'histoire russe en la mettant en parallèle avec l'histoire antique[46].

Le rapport de Tatiščev avec Tacite, par contre, est bien plus complexe. Auteur de la *Germania*, source de valeur primordiale pour l'histoire préchrétienne des peuples 'barbares', Tacite avait eu une longue tradition dans les pays d'au delà des Alpes. Dès le XVe s., grâce à l'interprétation de E.S. Piccolomini mais aussi en opposition avec lui, les moeurs et l'histoire ancienne des Germains devinrent objet d'intérêt et source de fierté nationale (dans le sens encore 'éthnique', concernant les Slaves ou les Germains en général, qu'il faut attribuer à ce terme aux XVe et XVIe s.) et la *Germania* fut en même temps source d'information et *auctoritas*, stimulus pour la création d'un courant d'historiographie et de littérature polémique inspirées du patriotisme, de la conscience nationale, des idéologies de la *translatio imperii*. Dans cette 'fièvre' idéologique qui intéressa toute l'Europe de la Renaissance le patriotisme slave ne fut pas moindre[47].

Tatiščev, qui lut si attentivement les historiens et les érudits allemands, flamands et polonais, ne pouvait pas ne pas avoir absorbé ce côté de l'héritage tacitien, qui répondait exactement aux besoins de la Russie nouvelle:

---

[45] I.R., I, 343; 286; 350-351, 362, 363, 364, 365, 367, 368.

[46] Tite-Live peut avoir influencé Tatiščev dans l'emploi du discours direct, de l'"oratio ficta'. C'est un chapitre à part de la question, qui mériterait une étude particulière.

[47] Cf. p. ex. U. PAUL, cit., 25 ss.; B. WIDMER, *E. S. Piccolomini. Papst Pius II.*, Basel 1959, 103 ss; A. SCHMAUS, *V. Priboevius, ein Vorläufer des Panslavismus*, "Jahrbücher f. Geschichte Osteuropas", N.F., I, 1953, 246; T. ULEWICZ, *Sarmacja*, Kraków 1950.

animée par un sentiment patriotique bouillonnant, projetée vers une politique de grande puissance, elle cherchait encore son identité nationale comme, deux siècles auparavant, la cherchaient les Allemands, les Flamands, les Français, les Polonais.

Le rapport de Tatiščev avec l'historien de la Rome Impériale est toutefois plus spécifique et plus moderne.

Tatiščev s'inscrit dans ce courant de la culture européenne du XVIIe s. qui, tout en présentant de nombreuses variantes et adaptations selon les auteurs et le milieu culturel auquel il se rattache, peut être englobé dans la définition de 'tacitisme'.

Dans une variante de la seconde partie de l'I.R., s.a. 1185 (l'année de la geste de Igor'), Tatiščev a écrit le commentaire suivant à l'épisode de l'éclipse solaire: "čto že tolkovanija o zatmenii prinadležit, to vidimo, čto polkovodcy nemudrye byli... Mudromu že voevode nadležalo ne tokmo onoe k blagopolučiju istolkovat', no inogda i, vymyslja znamenija, obnadeživat' i obodrjat', kak to rimljane ves'mja iskusny v takovych vymyslach byli, osoblivo onogo u Tita Livija i preslavnogo politika Tacita dovol'no obretaem[48]". C'est l'esprit 'machiavélique', la valorisation de l'habileté, de la ruse politique qui se dégage de cette observation: elle s'explique facilement, apparemment, par l'idéologie de Tatiščev, favorable au pouvoir centralisé et absolu selon la tradition laïque de Pierre 1er, et probablement aussi par son adhésion au principe de la dépendance du pouvoir religieux par rapport à celui de l'Etat.

Le machiavélisme, toutefois, ne constitue point 'la philosophie' de Tatiščev. Dans la rédaction définitive[49], il décida d'éliminer cette variante qui affirmait, en somme, le droit du prince à se servir des superstitions et des croyances dans les phénomènes surnaturels lorsqu'il s'agissait de l'utilité de l'Etat. Dans une autre occasion, Tatiščev déclare *expressis verbis* son appréciation décidemment négative de Machiavel, aussi bien que de Locke et Hobbes[50]. Cette apparente contradiction, ce que l'on pourrait appeler le "machiavélisme sans Machiavel" de Tatiščev, trouve sa solution dans le 'tacitisme'[51]. Dans la variante même que nous avons citée, deux détails nous in-

---

[48] I.R., III, 301.

[49] I.R., III, 252 (Note 536); le texte est identique dans l'édition de Miller, T. III, Moscou 1774, 498-499.

[50] I.R., I,359. "Bolee vreditel'nye, neželi poleznye" — tel est le jugement de Tatiščev sur les oeuvres de ces auteurs. Il est étonnant que pour Machiavel, dont le *Prince* est cité expressément par Tatiščev, les éditeurs de l'I.R. (1964-1968) n'aient pas écrit une note, comme ils l'ont fait pour les autres auteurs cités par notre historien. Est-ce un signe supplémentaire du peu d'attention que la critique a dédié jusqu'à present à la connaissance de Machiavel en Russie?

[51] Sur le tacitisme italien et européen restent encore valables les études de G.TOFFANIN, *Machiavelli e il Tacitismo*, Padova 1921; *Politici e moralisti del Seicento*, a cura di B. CROCE e S. CARAMELLA, Bari 1930. Cf. aussi: L. FIRPO, *Pensiero politico del Rinascimento e della Controriforma*, Milano 1966; G. COSTA, *Le antichità germaniche nella cultura italiana da Machiavelli a Vico*, Napoli 1977.

diquent cette solution: la définition de "preslavnyj politik" donnée à l'historien romain, montre chez Tatiščev une conscience claire de la valeur idéologique et politique acquise par Tacite au XVIIe s. et de la distinction nette créée entre lui et Tite-Live; en second lieu, le problème de l'exploitation des signes prodigieux pour l'utilité de l'état avait été clairement exposé (aussi avec la citation de Tite-Live) dans le *Politicorum sive civilis doctrina libri sex* de Justus Lipsius[52], l'érudit interprète de Tacite, qui connaîssait par coeur ses *Annales* et fut parmi les plus prestigieux théoriciens du 'tacitisme' de l'Europe occidentale.

La condamnation de Machiavel par Tatiščev et l'élimination de la variante citée ci-dessus répondent en fait à la conception didactique et moralisante de l'histoire dont l'intérêt dominant mirait à la 'projection' politique de la narration des faits du passé, et qui croyait pouvoir éliminer les griefs du 'machiavélisme' en les cachant derrière une interprétation de Tacite qui faisait de l'historien de Tibère à tour de rôle le champion de l'absolutisme, le modèle de toute conduite morale et même, chez certains auteurs, un pilier du christianisme de la Contre-Réforme. Une tendance moralisante antimachiavélique devait être diffusée en Russie dans les sphères officielles, puisque les meilleures bibliothèques privées de l'époque possédaient des exemplaires du *Prince* et des *Discours*, mais que ces livres étaient interdits par le gouvernement[53]. De la diffusion dans la Russie de Tatiščev de cette interprétation politique et didactique de l'histoire, dominante en Europe occidentale au XVIIe s., témoignent aussi des traductions telles que le *Knjažeskich sil chitrost' ... ot Genricha fon Bodena* ou le *Featr ili zercalo monarchov* (1710), qu'Alpatov déjà a défini "smotrevšij na mirovuju istoriju kak na sokroviščinu političeskogo opyta[54]".

A l'instar de ses prédécesseurs occidentaux, Tatiščev aussi cherchait dans l'histoire du passé les coordonnées, le 'miroir' de l'histoire et de l'idéologie du présent: il déclare expressément dans le "Predysveščenie" que l'histoire revêt essentiellement une valeur d'*exemplum* utile à la formation du prince sage et au bon gouvernement. Dans l'I.R. se réalise un idéal d'histoire, de prince et d'état qui trouve ses antécédents dans les idéologies de l'Europe occidentale du XVIIe et du début du XVIIIe s., dans une doctrine de la 'raison d'état' inspirée du double principe de l'utilité et de la morale que Tatiščev avait pu connaître, entre autres, dans deux des oeuvres les plus

---

[52] Ie édit. 1589. Nous nous servons ici et par la suite de l'édition de Anvers, 1604, et aussi de l'élaboration de l'oeuvre sous le titre *Monita et exempla politica*, Antverpiae 1606. Pour la question de l'exploitation des signes prodigieux cf. *Politicorum*, cit., l.I, chap. 3; *Monita*, cit., pp. 25-26.

[53] S.R. LUPPOV, *Kniga v Rossii v pervoj treti XVIII v.*, L. 1973, 207; ID., *Kniga v Rossii v poslepetrovskoe vremja*, cit., 272. Sur la connaissance limitée de Machiavel en Russie, v. aussi: A. DANTI, *Machiavelli e l'Europa Orientale*, en: "Accademie e Biblioteche d'Italia", XXXVIII, n.3, 1970, 186, où l'auteur mentionne aussi les traductions de quelques oeuvres antimachiavéliques faites en Russie au XVIIIe s.

[54] M.A. ALPATOV, cit., II, M. 1976, 326, 322.

connues de l'époque, notamment la *Politique* de Ch. Wolff et le *Politicorum* déjà cité de Lipsius. Cette problématique nous reporte à la *vexata quaestio* de l'authenticité des "tatiščevskie izvestija": faut-il considérer toutes les amplifications de l'I.R., et surtout l'ensemble des théories et d'idées politiques et morales qui s'en dégage comme dérivé de textes anciens aujourd'hui disparus, et dont Tatiščev n'aurait été, en somme, qu'un 'éditeur', ou faut-il y voir aussi le produit de la réélaboration de l'historien et de l'idéologie qui l'a inspiré?

V

Dans un écrit héraldique qu'il préparait au début des années '30 du XVIIIe s., Tatiščev se sert du terme "rezon političeskij" pour justifier sa décision d'abandonner les recherches sur le blason de la Russie commencées avant l'I.R.[55]. Dans aucun dictionnaire russe, ni ancien ni moderne, nous n'avons pu trouver ce terme, ni une expression qui répondît à l'idée de 'raison d'état'. La signification que Tatiščev donne à "rezon političeskij" est quelque peu limitative: c'est la prudence que l'historien doit avoir en écrivant car — ainsi est-il dit dans l'I.R. — il est dangereux de raconter les faits contemporains. A ce propos, il cite l'exemple de Boccalini qui, selon une tradition bien connue de l'époque, aurait payé avec la vie le fait de ne pas avoir suivi le conseil de Tacite, notamment de ne pas écrire l'histoire de son propre temps[56].

Tatiščev ne se limite pas à appliquer ce principe de prudence à lui-même[57], il projette sur l'histoire russe médiévale son expérience et les idées de Tacite rapportées par Boccalini: il est possible — écrit-il à propos de Nestor et de Sil'vestr — qu'ils n'aient pas pu finir leurs chroniques à cause du danger que la narration de l'histoire contemporaine comporte pour l'écrivain[58].

Quoique l'expression "rezon političeskij" ait une valeur sémantique particulière chez Tatiščev, l'idée de la raison d'état se dégage tout naturelle-

---

[55] I.R., I, 12.

[56] I.R., I, 120-121.

[57] Dans le "Predysveščenie" il déclare avoir écrit l'histoire de la Russie seulement jusqu'à 1619 pour ne pas offenser les descendants des personnnalités trop puissantes (I.R., 189-90). Le souvenir des *Annales* de Tacite s'impose à la mémoire: "...veteris populi Romani prospera vel adversa claris scriptoribus memorata sunt; temporibusque Augusti dicendis non defuere decora ingenia, donec gliscente adulatione deterrentur", constate l'historien romain. Par contre, les 'gestes' de l'époque de Tibère, Claudius et Néron, à cause de la terreur "postquam occiderant recentibus odiis compositae sunt. Inde consilium mihi pauca de Augusto et extrema tradere, mox Tiberii principatum et cetera, sine ira et studio, quorum causas procul habeo" (P.C. TACITUS, *Annales*, Paris 1923, p. 1). Que Tatiščev ait pris connaissance de l'oeuvre de Tacite dans une traduction en langue occidentale moderne ou par la médiation (dans ce cas particulier) de Boccalini, n'a aucune importance: l'idée est bien la même chez l'historien de Tibère et celui de la Russie de Pierre le Grand!

[58] I.R., I, 120-121.

ment du texte même de l'I.R. Observateur aigu et interprète fidèle de la tradition des *letopisi*, il a trouvé dans l'histoire des princes kiéviens les *exempla* qui s'adaptaient à cette idéologie, et il les a mis en valeur par des commentaires ou des amplifications. A propos de l'assassinat de Boris Vladimirovič (s.a. 1015), par ex., il écrit: "Boris ne oružisja jako togo potrebno bylo[59]". Ce ne peut être que l'écrivain laïc de la Russie de Pierre 1er qui écrit ces mots et renverse la hiérarchie idéologique en subordonnant la morale chrétienne de la passivité et du martyre au devoir de la défense, même armée, de l'état lorsque celui-ci est menacé dans son intégrité ou dans sa légitimité dynastique. Eloignée de l'idée du *Prince* machiavélique, cette image de la raison d'état est liée à la conscience du conflit entre politique et morale, le conflit qui probablement troubla le plus profondément les consciences de l'Europe entre le XVIe et le XVIIIe s. Examinons encore quelques passages de l'I.R.

Les deux 'discours' de Jurij Jaroslavič et d'Andrej Jur'evič (s.a. 1155) représentent deux attitudes opposées envers l'opportunité de commencer une guerre: l'une conseille à Jurij de renforcer par une guerre contre les princes insubordonnés le pouvoir de l'état menacé par les disputes intestines et par l'intervention des étrangers; l'autre met en évidence les risques d'une entreprise dont le résultat n'est point évident, tandis qu'il est certain que les destructions et la pauvreté font inévitablement suite à toute guerre[60]. Ignorés par l'*Ipatevskaja* (éd. 1908, p. 480), les deux discours et leur problématique se trouvent dans la 1ère rédaction de l'I.R. (IV, 247-248), mais en forme bien plus réduite. Rybakov attribue les deux *orationes* à la *Letopis'* de Petr Borislavič perdue[61]. Ce qui frappe le lecteur moderne, toutefois, n'est pas seulement la 'construction' rhétorique bien soignée de ces discours, mais aussi leur contenu idéologique qui coïncide avec des formulations de Wolff et de Lipsius. Commencer une guerre d'agression — écrit Wolff — est toujours une entreprise pleine de danger pour l'état ("der Schaden von dem Kriege ist allzeit gewiss, der Vorteil aber ungewiss"), car les destructions portent à la diminution des produits, du bétail et de la population, et donc à la faiblesse de l'état[62]. Dans le discours de Jurij Jaroslavič, il est dit: "Vsem že poddannym est' v mire žit' pol'za nemalaja, ibo v mire ne tokmo plody i skoty no ljudi množatsja i bogatjatsja, a vojnami vse umen'šaetsja i razorjaetsja" (I.R., III, p. 53). Un siècle plus tôt, en citant Virgile et Tacite, Lipsius invitait le prince à s'abstenir de la *temeritas* en évitant les guerres d'agression qui peuvent causer de grands dommages par la destruction de l'agriculture et de l'état. Les lignes citées de l'I.R. sont absentes dans la 1ère

---

[59] I.R., II, 71; cf. *Ipatevskaja letopis'*, PSRL, Spb.1908, 120.

[60] I.R., III, 53-54.

[61] B.A. RYBAKOV, cit., 247.

[62] CH. WOLFF, *Vernünftige Gedanken von dem gesellschaftlichen Lebender Menschen und insonderheit dem gemeinen Wesen*, Frankfurt u. Leipzig 1736 (I edit. 1721), paragr. 480, 500, 561-2.

rédaction. Il y a de bonnes raisons pour les considérer des amplifications de Tatiščev, fondées sur les exposés de Wolff et de Lipsius.

Même le déroulement de l'épisode de l'I.R. coïncide avec le 'modèle' idéal construit par Wolff dans le chapître dédié à la guerre: elle peut être nécessaire dans certaines circonstances — écrit le philosophe — mais le gouvernement sage fera son possible pour l'éviter, car elle est toujours ruineuse. Pour éviter une guerre menaçante il faut: 1) tenter la voie diplomatique en envoyant des ambassadeurs 2) éventuellement se limiter à des représailles 3) chercher la médiation d'un personnage capable de rétablir la paix 4) se procurer des alliés puissants pour inspirer le respect et la crainte à l'ennemi[63]. Dans l'épisode de l'I.R. que nous examinons se réalisent la première et la troisième condition: Andrej Jur'evič n'était pas présent lorsque son père préparait la guerre conseillée par Jurij Jaroslavič, mais quelqu'un a été envoyé pour le prevenir. Il accourt, donc, et tente de convaincre son père de renoncer à une guerre injuste et dangereuse. De tout cela il n'y a aucune trace dans l'*Ipatevskaja*; dans la 1ère rédaction de l'I.R. il est seulement dit que Jurij, ayant connu les intentions de son père, lui parla. Même en supposant que Tatiščev disposât d'une chronique plus détaillée que l'*Ipatevskaja*, dont les traces se trouveraient dans la 1ère rédaction de l'I.R., il faut croire qu'il a élaboré considérablement cette chronique pour rendre plus 'logiques' les événements, en les complétant par des amplifications qui répondaient à la théorisation faite par Wolff. Avant de commencer la guerre, donc, on cherche un intermédiaire (Andrej Jur'evič) qui réussit à convaincre son père à renoncer à l'attaque, à envoyer des messagers à ses adversaires et à conclure la paix. Sans faire violence aux faits témoignés par la chronique, Tatiščev réorganisait et élaborait les donnés de ses sources. Il en faisait ainsi des *exempla* qui s'inscrivaient dans le cadre d'une idéologie familière et contemporaine.

Que Wolff ait eu une influence fondamentale sur Tatiščev, est un fait bien connu[64]. Mais il y a aussi une différence profonde, à notre avis, entre les deux personnages.

Dans la note 464 (donc dans un texte sûrement appartenant à Tatiščev) l'auteur remarque que, des deux discours, l'un représente un "rassuždenie političeskoe k priobreteniju sily, slavy i česti gosudarstva", tandis que l'autre est fondé "na pravilach morali i zakona estestvennago", et conclut que le gouvernement doit suivre un 'code' différent ("inoe pravo") de celui de l'homme privé[65]. Les "pravila morali i zakona estestvennago" sont fondés sur les théories de Wolff, qui avait déclaré que les lois de la nature sont les mêmes que celles des Saintes Ecritures et qu'elles sont identiques pour le gouvernement et pour l'homme privé. Wolff est contraire à ceux qui jugeraient un motif de gloire pour les "grosse Herren", le fait d'agir selon des critères différents de ceux de la loi éthique et de la "Vernunft[66]". Avec bien

[63] CH. WOLFF, cit., paragr. 502, 615-618.
[64] Cf. C. GRAU, cit., 110, 179, 199-200.
[65] I.R., III, 241-242.
[66] CH. WOLFF, cit., paragr. 499, p. 614.

plus de pessimisme (ou de réalisme!) Tatiščev constate avec amertume que le bien de l'état exige parfois une 'mesure' morale différente de celle de l'homme privé. Dans le discours de Jurij Jaroslavič, ce principe se concrétise dans la considération que la paix est bien souhaitable, mais qu'il faut sauvegarder la sécurité de l'état ("nadležit smotret' ... ne nanesti bol'šago vreda i razorenija"). L'existence d'une 'morale d'état' différente de la 'morale privée' est donc reconnue par Tatiščev. En cela il s'éloigne de la philosophie de Wolff, plus proche de l'optimisme des Illuministes et de leur foi dans le pouvoir illimité de la "Vernunft".

Par ces affirmations, néanmoins, le conflit entre la morale et l'utilité de l'état n'est pas résolu unilatéralement en faveur de cette dernière. A propos de la décision de Mstislav qui avait préféré laisser la succession à une ligne latérale plutôt qu'à son fils, Tatiščev ne se borne pas de constater que la force prend souvent le dessus sur le droit ("sila obykla lomat' zakon") mais il émet aussi un jugement qui est à la fois utilitaire et moral: Mstislav a commis une erreur politique (la lignée des Ol'goviči a porté l'état kiévien à la ruine) et une faute morale (il a violé le droit de succession des descendants directs)[67]. Partisan de la succession dynastique en ligne droite, Tatiščev s'oppose ainsi soit aux idées de Feofan Prokopovič qui, dans le *Pravda voli monaršej* (Spb. 1726) montrait l'opportunité que le prince désignât lui-même son successeur, soit aux théories de Wolff, fondées sur l'idée du 'contrat' qui engageait aussi bien le prince que les citoyens. La primauté du principe de la succession en ligne droite rapproche Tatiščev plutôt des formulations théoriques énonceés par Justus Lipsius. Selon Tatiščev, Mstislav aurait dû suivre sa politique dynastique de succession en ligne droite car cela aurait été légal, moralement correct, et utile pour la survie de l'état kiévien, qui aurait été sauvé du morcellement féodal. Or, à ces principes aussi simples que fondamentaux, avait été dédié un chapître entier dans le *Politicorum* (l.II, cap. 4) et dans les *Monita* de Lipsius: la meilleure forme de succession royale — affirme l'érudit flamand — est représentée par la descendence directe des fils légitimes, seulement dans quelques cas (Lipsius cite ici la Pologne de Casimir le Grand) l'emploi de la force ("fraude et vi", cf. "sila obykla lomat' zakon") est acceptable à condition que cela porte à la consolidation de l'état. C'est le cas contraire, donc, de celui de Kiev.

La même idée de la succesion dynastique en ligne droite inspire le discours de Jaroslav le Sage aux citoyens de Novgorod. Dans l'*Ipatevskaja*, Jaroslav fait appel à la Justice Divine pour 'consacrer' l'action de guerre contre son frére Svjatopolk. Dans son beau discours qui semble construit

[67] I.R., III, 248, Note 508. Pour Rybakov, l'idéologie absolutiste de Tatiščev serait contraire à l'idéologie boyarde de la chronique dont il suppose l'existence. La fidélité à la dynastie de Vladimir Monomach et de Mstislav Vladimirovič dans l'I.R., serait ainsi une preuve de la fidélité de Tatiščev à la *letopis'*. Mais puisque Tatiščev, comme le démontre la "Note 508", était aussi favorable à la lignée des Vladimiroviči qui auraient pu sauvegarder l'unité de l'état kiévien, il n'y a aucune contradiction entre Tatiščev et la chronique supposée par Rybakov: une des preuves fondamentales du savant soviétique est ainsi privée de beaucoup de sa valeur.

sur une structure rhétorique parfaitement élaborée, le Jaroslav de Tatiščev justifie un acte en soi immoral (l'assassinat de son frère) par des considérations liées à la nécessité de défendre en même temps l'état et la légitimité de la dynastie. Toutefois, il se sent obligé aussi de justifier sa 'raison d'état' par la considération que le frère tué (Svjatopolk) était responsable d'une action non seulement illégitime (avoir pris possession du trône de Kiev contre la volonté de son père) et dangereuse pour l'état (non utile), mais aussi contraire à la morale (car Svjatopolk avait tué ses frères)[68].

Le jugement négatif de Tatiščev sur Izjaslav Jaroslavič qui, en 1066, s'enfuit de Kiev au lieu de s'armer, s'appuie aussi sur l'idée de la nécessité de défendre la sécurité et l'ordre. Ignorées par l'*Ipatevskaja*, les considérations de Tatiščev concernent l'intérêt de l'état autant que le devoir éthique du prince: Izjaslav aurait dû arrêter la révolte des citoyens et combattre contre Vseslav, car ce dernier s'était emparé du trône sans en avoir le droit et sans l'avoir mérité ("ne po svoemu dostoinstvu")[69]. A l'aspect utilitaire (la sécurité de l'état et de la dynastie) s'ajoutent ainsi des considérations éthiques (le respect de la loi et de la morale). La défense de l'état et de la dynastie se présente comme la 'punition' de l'adversaire qui avait accompli des actions contraires à la morale et au droit.

VI

L'idée de la 'raison d'état'[70] liée aux principes du droit et de la morale oppose Tatiščev soit au machiavélisme soit à l'utilitarisme d'empreinte anglaise (les théories "vreditel'nye" de Hobbes et de Locke) (I.R., I, 359), et le rapproche par contre du 'tacitisme'. De l'I.R. se dégage l'image d'un prince idéal voué à la difficile entreprise de concilier la loi éthique avec la "nécessité du droit publique[71]", la "prudentia" avec la "virtus".

La fidélité aux pactes et aux promesses, soient-elles données aux amis ou aux ennemis, y apparaît comme la première vertu du prince et la première règle morale de la politique.

Il s'agit d'un lieu commun de l'historiographie de tous les temps, un lieu commun qui d'autre part reflète la condition humaine en général, une problématique morale que l'on pourrait définir 'allgemeinmenschlich'. A l'époque de la Renaissance se déroula pendant des décennies la polémique autour de la bataille de Varna (1444): aux accusations des humanistes (par ex. Filippo Callimaco Buonaccorsi) au cardinal Cesarini, considéré responsable de la débâcle de Vladislav IV par sa décision de rompre le pacte avec

---

[68] I.R., II, 73. Cf. *Ipatevskaja letopis'*, PSRL, Spb.1908, 128.

[69] I.R., II, 85; cf. PSRL, II, 1908, 162.

[70] Botero ne semble pas avoir été connu en Russie, mais les théories et les histoires inspirées à la raison d'état en Allemagne (par ex. Pufendorf) étaient certainement connues par Tatiščev.

[71] Cf. la définition de "nécessité" dans le *Grand Larousse Encyclopédique* (Edit. Paris 1963, vol.7): "L'Etat peut se soustraire aux règles de droit lorsque sa sauvegarde l'exige" (Constitution Française de 1958, art. 16).

les Turcs, s'opposait le 'parti' qui justifiait la rupture des accords en vertu du fait qu'il s'agissait des 'infidèles'.

Tatiščev révèle d'avoir eu connaissance de cette problématique d'histoire et de morale précisement par l'exemple de Vladislav IV: il relate son tragique destin dans le "Primečanie" 558 (I.R., III, 252-255), en accusant le pape d'avoir instigué le roi à la trahison du jurement. Dans une variante de ce "Primečanie" (I.R., III, 303), Tatiščev remarque que le prince "ne ustydilsja sim zlym kljatvoprestupstvom dušu svoju pogubit' a gosudarja i gosudarstvo v razorenie privesti". Les règles de la morale et de l'utilité se démontrent encore une fois inséparables.

D'autre part ce thème, comme chacun sait, prévaut aussi dans les *letopisi* (et, en général, dans la littérature de la Russie kiévienne), accompagné des innombrables plaintes des chroniqueurs sur la fréquence de 'kljatvoprestuplenija' des princes russes.

Comment faut-il donc interpréter la fréquence de ce thème dans l'I.R.? Comme une preuve de sa fidélité aux sources médiévales; comme un *topos* d'importance limitée par sa nature même de lieu commun; ou comme une adhésion de Tatiščev à une problématique qui tourmentait l'Europe entière au XVIIe et encore au XVIIIe s.? Les trois aspects sont probablement également vrais, car Tatiščev retrouvait dans le récit médiéval les *exempla* qui répondaient à sa conception philosophique de l'histoire, de la politique et de la morale, une conception qui avait ses racines dans la philosophie occidentale du droit, de la morale et de l'histoire. L'obligation de tenir foi aux jurements avait eu une formulation théorique soit dans les *Vernünftige Gedanken* de Wolff, soit dans le *Politicorum* de Lipsius. Le premier (p. 618) met en évidence surtout l'utilité de tenir la parole et l'obligation du prince qui, en tant qu'individu juridique, doit respecter tous les pactes selon le principe du contrat. Lipsius pose la question en des termes plus 'universels': le prince doit tenir sa parole en vertu de la loi éthique de valeur absolue, du respect de la "virtus" imposée par Dieu et par les hommes[72]. Nous croyons que Tatiščev fut sensible non seulement aux arguments inspirés par le rationalisme du droit naturel de Wolff, mais aussi, tout particulièrement, au code moral du prince idéal de Lipsius. Les remarques dans le texte même de l'I.R. et dans les commentaires des Notes le prouvent.

Tatiščev a accompagné son oeuvre d'une série abondante de 'gloses' marginales. Elles donnent non seulement des indications pour faciliter le repérage des faits historiques, ce qui est bien fréquent dans les éditions dès le début même de l'imprimerie, elles offrent aussi, surtout au XVIIe s., une sorte de 'grille' didactique visuelle, une série de *sententiae* qui révèlent le ju-

[72] Lipsius écrit contre les "ab Etruria doctores novi": "Nam et Fides Iustitiae fundamentum est (Cic.)", et dans la glose: "Nec audiendi vulpones qui suffodunt", et: "[Fides] etiam infido servanda" (*Politicorum*, l.II, cap. 14)

gement de l'auteur sur tel événement ou tel personnage particuliers en leur donnant ainsi valeur d'*exemplum* universel[73].

La tendance à attribuer une valeur didactique et 'exemplificatrice' au récit historique semble étrangère à l'oeuvre de Wolff: son but n'est pas de prendre un pays ou son organisation et son histoire comme 'modèle' ou 'exemple', mais de créer des 'principes' rationnels universels applicables à des situations particulières avec les variantes nécessaires; l'histoire est, par contre, "nuda notitia facti" (*Vernünftige Gedanken*, Einleitung, p. IX). Le procédé de Tatiščev est opposé, et plus proche de celui de Lipsius: c'est justement dans l'histoire qu'il cherche les *exempla* de valeur universelle, la philosophie qui n'est pas encore séparée de la narration du fait historique 'nu et cru'.

Dans le cas de l'I.R. les 'gloses' marginales répondent souvent au désir de mettre en évidence le poids, la fonction de généralisation idéologique que l'historien russe attribuait à certains aspects particuliers du récit historique. Voyons quelques exemples.

Vladimir I profite de l'action de Blud, qui trahit son prince Jaropolk, pour conquérir Kiev. Tatiščev approuve sans hésitation la punition que Vladimir inflige au "kljatvoprestupnik" en émettant un jugement en même temps moral et utilitaire: il définit Blud "malfaiteur" et met en garde les "blagorazumnye gosudari", car ceux qui ont trahi une fois un prince, le trahiront une autre fois[74]. Dans la 'glose' marginale Tatiščev écrit: "Zlodeju mzda[75]".

Plus complexe est le cas de deux amplifications de l'I.R. par rapport à l'*Ipatevskaja* (s.a. 1152 et 1153), qui concernent d'une manière immédiate le problème des "tatiščevskie izvestija" et les thèses de Rybakov. Dans le premier cas, à propos de la fuite des deux princes Jurij et Svjatoslav qui abandonnent l'armée d'Izjaslav, Tatiščev écrit: "Tako omstil Bog sim kljatvoprestupnikom[76]". Dans le second cas, il s'agit du colloque entre Petr Borislavič, ambassadeur d'Izjaslav, et Vladimirko qui a trahi le jurement sur la croix. La relation de l'I.R. diverge de l'*Ipatevskaja* non seulement par l'élimination de quelques détails de caractère religieux, mais aussi par l'observation attribuée à Petr Borislavič que le jurement sur la croix est saint et, de plus, "pače čto knjaz' skazal, to i bez kresta dolžno byt' tverdo i veliko". Dans ce cas aussi, Tatiščev ajoute une glose marginale: "Kazn' božija kljatvoprestupniku[77]". Or, des deux cas examinés, il est possible attribuer à une éventuelle chronique perdue la première déclaration de l'I.R. qui s'inscrit dans

---

[73] Des exemples éloquents de cette méthodologie se trouvent par ex. dans les oeuvres de C. SPONTONI, *Attioni de' Re d'Ungheria*, Bologna 1602. Cf. G. BROGI BERCOFF, *Teatralność dziejopisarstwa Renesansu i Baroku*, en: *Publiczność literacka i teatralna w Dawnej Polsce*, pod red. H. DZIECHCIŃSKIEJ, Łodź 1985, 195-196. Cf. aussi, dans ce même volume, l'article de D.H. DAS, *The margin is the message...*

[74] I.R., II, 227 (Note 157).

[75] I.R., II, 56.

[76] I.R., III, 42; PSRL, II, 1908, 458; B.A. RYBAKOV, cit., 220.

[77] I.R., III, 43; PSRL, II, 1908, 462; B.A. RYBAKOV, cit., 221.

l'esprit providentialiste du Moyen Age. Même cette déclaration, toutefois, trouve un parallèle idéologique moderne dans l'affirmation de Lipsius que la "Fides" est une des quatre vertus de base du bon prince et que la violation d'une promesse est toujours suivie, tôt ou tard, par le châtiment divin[78]. La glose citée "Kazn' božija kljatvoprestupniku" souligne l'importance que Tatiščev donnait à cette conception sacrée du jurement. Sur le second point, par contre, il n'y pas de doute que les mots cités ci-dessus ne peuvent appartenir qu'à Tatiščev et reflètent la conception morale de son époque. La source de l'idée que le prince doit tenir sa parole par son autorité même, et non seulement par le symbole de la croix est à chercher dans les *Vernünftige Gedanken* de Wolff, selon lequel il est essentiel que le prince soit croyant et qu'il craigne Dieu, car à cette condition, et par la crainte du jugement Divin, il respectera les jurements faits[79]. Toutefois, continue Wolff, il advient parfois que le prince ne craigne pas Dieu, mais, même dans ce cas, il a également le devoir de tenir foi à sa parole[80]. Il s'agit, ici, de menus détails, certes. Mais, si on peut parler à propos de cet épisode d'une conception laïque, elle n'est pas à attribuer à Petr Borislavič, mais plutôt à l'auteur rationaliste du XVIIIe s.

De la valeur éthique que Tatiščev attribuait au jurement et au "kljatvoprestupstvo" témoigne aussi l' épisode de la trahison de Vseslav, prince de Polock, par Izjaslav Jaroslavič (s.a. 1066). Quoique les faits rapportés par Tatiščev et par les chroniques soient les mêmes, les divergences dans la narration sont remarquables. Non seulement Tatiščev abrège d'une manière substantielle l'aspect religieux des *letopisi* (ce qui rentre dans sa pratique habituelle), mais il donne une interprétation différente de la trahison d'Izjaslav et de ses conséquences. Dans les textes médiévaux, l'invasion des Polovcy (1067) est considérée génériquement comme la punition divine "grech radi našich", de même que toute une série de punitions bibliques (faim, sécheresse, maladie, etc.), tandis que la "usobnaja rat'" et le "bratonenavidenie" viennent "ot soblaznenija d'javolja". Dans l'I.R., la punition de Dieu est plus précisement 'marquée' 1) parce que le "kljatvoprestupstvo" est la cause immédiate et directe de l'invasion des Polovcy 2) parce qu'il n'y a aucun autre péché mentionné dans cet épisode 3) parce que la punition est envoyée directement au prince qui est personnellement responsable avec ses deux frères: "grech radi našich — écrit Tatiščev — pače že za kljatvoprestupstvo knjazej ko Vseslavu, popusti Bog poganom pobedit'". Et encore: "no Izjaslav, gnevom božiim, prišed v bezumnoe rassuždenie[81]". La variante à la

---

[78] *Politicorum*, II, chap. 14.

[79] Jusqu' à ce point le raisonnement est repris tel quel par F. Prokopovič dans le *Pravda voli monaršej*.

[80] CH. WOLFF, cit., p. 469.

[81] I.R., II, 84; *Lavrentevskaja letopis'*, PSRL, I, Spb. 1846, p. 72. Dans l'*Ipatevskaja* (PSRL, II, 1908, p. 162) une remarque plus explicite est faite sur la punition qui frappe celui qui "celovavše ego [kresta] ... prestupit", mais la narration est la même de la *Lavrentevskaja*, soit dans la lettre que dans l'esprit!

"Note 558" à propos de la défaite de Varna exprime avec grande clarté l'équivalence de la loi religieuse et humaine (naturelle) sur la valeur du jurement:

> "I esli kto okamenelyj serdcem ... sem [i.e. les citations bibliques qui précèdent] ne verit, to posmotri v gistorii drevnija, kak kljatvoprestupnikam na zemli gibeleju platitsja, k semu izrjadno primer Vladislava, korolja pol'skago i vengierskago, čto po ravnomernomu ot papy razrešeniju, turkam dannuju kljatvu prestupja, v 1444 g. sam ubit i gosudarstvo v krainee razorenie privel" (I.R., III, 254, 304).

D'autres modifications introduites par l'I.R. dans l'épisode d'Izjaslav ne changent ni la lettre ni l'esprit du récit des chroniques: il s'agit de 'discours' (de Tuki à Izjaslav, d'Izjaslav qui affirme "ne choču byt' ubojcem brata moego[82]", de Svjatoslav à l'armée), qui apparaissent comme de simples amplifications rhétoriques du texte des chroniques, où le discours direct est limité à une demi-ligne ou carrément absent.

Ces deux épisodes de Vseslav et d'Izjaslav sont mis en évidence par les gloses: "Kljatvoprestupstvo Izjaslava" et "Mzda ot Boga kljatvoprestupstvu", et par un "Primečanie" où Tatiščev s'appuie aussi, pour juger Izjaslav, sur l'opinion des auteurs classiques: même Hérodote, Tite-Live et d'autres "païens" — affirme-t-il — condamnent dans tous les cas la violation des promesses, tandis que les papes catholiques, comme les musulmans, encouragent ce méfait[83]. Plusieurs niveaux d'interprétation se dégagent de ce commentaire de Tatiščev.

Non seulement la tradition antilatine orthodoxe, mais aussi une influence protestante peut avoir inspiré la polémique anticatholique de ce passage de l'I.R., d'autant plus que s'est sur la même idée que se fonde l'épisode du métropolite (orthodoxe!) qui rassure le prince Rjurik de Kiev de la légitimité de la violation des promesses faites à Roman de Galice. La 'glose' marginale dit: "Mitropolit kljatvoprestupstvo učit[84]". Ce n'est donc pas seulement aux catholiques que Tatiščev s'oppose (cf. le passage cité sur l'épisode de Varna), mais aussi aux actions immorales de l'église orthodoxe institutionnalisée: il est possible qu'il faille chercher la source de cette position dans la pensée d'Arnold Gottfried et dans sa recherche d'un sentiment religieux délivré de tout sectarisme, aussi critique envers les catholiques qu'envers les protestants ou les orthodoxes là où les églises 'officielles' sont dans l'erreur.

Dans notre optique, le fait le plus important dans l'épisode mentionné d'Izjaslav, est toutefois que Tatiščev fait recours d'un côté à la morale reli-

---

[82] Ce détail n'est pas mentionné dans l'*Ipatevskaja*.

[83] I.R., II, 84, 246-247 (Note 276).

[84] I.R., III, 157, 254 (Note 558); cf. B.A. RYBAKOV, cit., p. 265-266. Tout à fait semblable est l'épisode raconté s.a. 1127: l'igoumen Grigorij induit Mstislav Vladimirovič à violer la promesse faite sur la croix à Jaroslav Svjatoslavič, ce qui causera grand dommage à l'état de Kiev par l'arrogance des Ol'goviči (I.R.,II, p. 139).

gieuse ("Mzda ot Boga..."), de l'autre à l'autorité des anciens, comme pour offrir un contrepoids 'antique' à la démonstration chrétienne[85] de la nécessité de tenir les promesses. Les deux aspects de la conscience morale, la tradition chrétienne et l'antiquité classique païenne, portaient à la même conclusion. De même, les textes par lesquels il pouvait 'prouver' la vérité de ce principe d'éthique politique, étaient fournis soit par les chroniques médiévales, soit par les anciens, soit par la conscience historique et politique de l'époque moderne. En effet, pour démontrer le même principe moral, Justus Lipsius avait suivi exactement le même schéma logique et de composition: l'autorité des citations bibliques et patristiques à côté de l'autorité des citations classiques fournissait les pièces d'appui pour la philosophie de l'histoire et de l'état idéal[86]. C'était la synthèse opérée par le XVIIe s. entre les valeurs chrétiennes et les valeurs antiques que la Renaissance avait récupérées et que la nouvelle sensibilité de l'époque de la Réforme et de la Contre-Réforme voulait concilier.

Une autre qualité du bon prince apparaît clairement 'marquée' dans l'I.R. par le signe distinctif de la 'glose marginale', de la *sententia* ou du "primečanie", à savoir l'acceptation (ou la non-acceptation en cas d'absence de cette vertu) du bon conseil qui est toujours donné par de vieux sages. Les exemples sont très nombreux, nous n'en citerons que quelques-uns. Dans la description du mariage de Vladimir I avec Anne, l'I.R. contient une 'amplification' qui explique la cécité du prince par le fait qu'il voulut éviter le baptême "priemlja razsuždenie nečestivych, čto carevna i bez krešenija v rukach ego[87]". A propos de l'anecdote du siège de Belgorod (s.a. 997), Tatiščev écrit en marge: "sovet staršich polezen" (I.R., II, p. 68). Mstislav Vladimirovič, par contre, suit le mauvais avis de ceux qui le portent à violer le jurement ("bezumnoe razsuždenie", dit la glose marginale) et devra se repentir avec des larmes amères (I.R., II, p. 139): les faits essentiels sont les mêmes que dans l'*Ipatevskaja* (Ed. 1908, p. 291) et la *Nikonovskaja* (PSRL, IX, 1862, p. 154), mais Tatiščev rend plus efficace la narration en émettant

---

[85] Il est très intéressant de remarquer que Tatiščev s'est servi d'une citation biblique (Mat., 25:21) en l'attribuant à Pierre le Grand dans l'anecdote racontée dans le "Predysveščenie" à propos de la sagesse du tzar qui préfère écouter la vérité des bons collaborateurs, plutôt que les mensonges des adulateurs (I.R.,I, p. 88). Que ce soit justement le tzar de la première 'laïcisation' qui emploi une citation biblique dans l'oeuvre du premier historien moderne de la Russie, démontre la complexité non seulement de l'oeuvre de Tatiščev, mais de toute son époque. Une étude systématique des citations bibliques, qui sont plus nombreuses que ce que l'on pourrait attendre (cf. p. ex. le "Primečanie" 558 et ses variantes déjà citées, I.R.,III, pp. 254 et 303), de leur fonction, de leur origine et de leur signification serait de grand intérêt, surtout si elle réussissait à éclaircir si, dans cette méthodologie de Tatiščev, a davantage pesé la tradition slave ecclésiastique ou celle du protestantisme allemand.

[86] Cf. par ex. *Politicorum*, cit., l.II, chap. 14: à une citation de S. Ambroise suivent celles de Sénèque, Cicéron, Tite-Live.

[87] I.R., II, 62. La 1ère rédaction de l'I.R. (IV, 136) est identique à la *Povest' vremennych let* (PSRL, I, 1846, 47; *Povest' vremennych let*, pod red. V.P. Adrianovoj-Peretc, M.L. 1950. I, 77).

un jugement éthique sans appel contre le conseil immoral et ruineux de l'Igoumen. D'Izjaslav Jaroslavič il est dit (s.a.1067) que, lors de la révolte des Kiéviens, il s'enfuit de la ville en acceptant le mauvais conseil des "lestcy i nedobrochoty" (donc des adulateurs faux et malveillants) plutôt que celui des "vernye vel'moži" (les nobles fidèles) qui l'invitaient "vooružasja, ukrepit'sja". Dans la *Povest' vremennych let*, il est seulement dit qu'Izjaslav n'écouta pas le conseil de ceux qui le poussaient à tuer son frère[88]. Vsevolod, prince de Černigov (s.a. 1138) accepte le "sovet dobryj o mire" et n'en tire que des avantages (I.R., II, p. 150). Izjaslav Mstislavič, par contre, ne suit pas le "sovet k miru" et "tako poznal Izjaslav vysokoumie svoe skol'ko vredno prezirat' sovety starych" (s.a. 1149, I.R., II, 192). Nous citerons encore le long discours du vieux conseiller Gromylo qui tente de dissuader Jurij Dolgorukij d'une guerre aux conséquences désastreuses (s.a.1148, I.R., II, p. 182) et l'épisode bien connu d'Igor' Svjatoslavič qui se lance dans une aventure pernicieuse, insoucieux des conseils des vieux sages (s.a. 1185, I.R., III, p. 135).

Rybakov a interprété ces derniers épisodes (en particulier celui concernant Izjaslav Mstislavič) comme le reflet d'une idéologie de boyard antiabsolutiste qui serait en contradiction avec la position politique de Tatiščev et son opposition à l'aristocratie, et qui prouverait ainsi que l'historien n'a pas 'inventé' ces conseils mais les a repris tels quels de la *Letopis' Mstislavova plemeni* dont l'idéologie serait justement celle des boyards vieux et sages qui donnent de 'bons conseils'.

Les racines de l'insistance de l'I.R. sur le thème des "bons conseillers" sont à chercher, à notre avis, non seulement dans les sources médiévales, mais aussi dans l'idéologie de Tatiščev et de ses modèles occidentaux.

Au sujet du sage conseiller, Ch. Wolff a dédié plusieurs paragraphes des *Vernünftige Gedanken*. Fidèle aux principes rationalistes et utilitaristes qui inspirent son oeuvre, le philosophe met l'accent sur la préparation spécifique des conseillers dans les différentes branches de l'administration et sur leur "Vernunft". Le bon conseiller, d'autre part, doit être aussi honnête, il ne doit pas se laisser emporter par son intérêt personnel, il ne peut pas être jeune car il doit avoir une longue expérience d'action et de vie, pendant laquelle il aura démontré son honnêtété. Les sages conseillers créent le bien-être et la sécurité de l'état, conclut Wolff, les mauvais le portent à la ruine (chap. 6, paragr. 493, p. 596).

Plus d'un siècle plus tôt, Lipsius avait créé l'image du conseiller idéal, en en donnant une vision plus moralisante, plus sensible aux aspects éthiques, plus proche, à notre avis, de l'image tatiščevienne du conseiller. Les qualités fondamentales du bon conseiller dans le *Politicorum* sont les suivantes: *fides, rerum hominumque peritia, pietas, libertas, constantia, modestia, silentium*. Lipsius recommande encore que les conseillers soient choisis

[88] I.R., II, 85; PSRL, I, 1846, 73-74; *Povest'*..., cit., 114-115.

par le prince parmi les hommes "aetate grandes, rerum hominumque peritos, modesti et placidi". Et encore: "quidem corpus annis infirmus, ingenium sapientia validum sit (Sall.). Adulescentium quidem animi ... 'molles et aetate fluxi, dolis haud difficulter capiuntur' (Sall.)" (*Politicorum*, l.III, cap. 4).

Des fragments et des gloses marginales de l'I.R. que nous avons mentionnés, se dégage l'idée fondamentale que le prince prudent doit suivre les conseils des hommes rendus sages par l'âge et l'expérience, qu'il est très pernicieux pour l'état de se laisser guider par des jeunes fougueux et inexpérimentés, que le prince doit savoir distinguer le conseiller honnête et désintéressé du traître ou de l'adulateur qui poursuit son intérêt personnel, qu'il doit savoir accepter aussi une opinion apparemment moins agréable, mais plus utile. L'exemple le plus éloquent est celui du vieux Gromylo: il est défini "iskussnyj i mudrejšij", il écoute sans intervenir (cf. dans Lipsius le "silentium"); il reproche aux jeunes de croire que la "mudrost'" vient avec le lait de la mère; il est faible dans le corps et inapte à la guerre (cf. Lipsius: "corpus annis infirmum, ingenium sapientia validum"), mais il a passé sa vie entre la guerre et les affaires d'état, d'où lui viennent la sagesse et l'expérience; il sait que son opinion ne sera peut-être pas agréable, mais il dira quand même la vérité; il serait "čestno i polezno" de conquérir le trône de Kiev, mais la situation historique particulière et la mauvaise volonté des autres princes rendent irréalisable cette entreprise (il est donc "rerum hominumque peritus", il connaît la situation objective et la psychologie des hommes); si le prince perdait cette guerre qu'il envisage, il en découlerait un dommage plus grand que l'utilité qui pourrait dériver d'une victoire (qualité de modération, "modestia") (I.R., II, 182-183).

Voyons encore un exemple de cette élaboration sur le thème du bon conseiller. Dans l'épisode déjà cité de Mstislav Vladimirovič (1127), Tatiščev exprime son blâme pour le prince qui suit le conseil pernicieux et 'non moral' des moines, en commettant un "kljatvoprestupstvo". Les faits racontés dans l'I.R. (I.R., II, 139) ne divergent pas substentiellement de ceux de l'*Ipatevskaja* (PSRL, II, 1908, 291), mais Tatiščev ajoute dans la rédaction définitive (par rapport à la 1ère rédaction, I.R., IV, 186) un commentaire: les moines donnent à Mstislav le mauvais conseil "ovo po strasti, ovo po nerazumeniju tjažkosti grecha" (I.R., II, 139). L'idée de "strastie" trouve son exacte correspondance dans le "affectus" duquel, selon Lipsius (qui cite Salluste) "omnes qui de rebus dubiis consulant, vacuos esse decet" (l.III, chap. 6); le "neznanie grecha" est le contraire de la "pietas", définie comme "rectus de Deo sensus" ou capacité d'interprétation correcte des lois divines, tandis que le manque d'une telle connaissance porte au péché ("Ignorantia horum, caussa scelerum", dit la 'glose' marginale) (l.I, chap. 2). Cette vertu est recommandée également pour les conseillers car "consiliorum gubernaculum lex divina sit (Cypr., Epist.)" (l.III, chap. 5).

De l'importance des bons conseillers, Tatiščev n'écrit pas seulement dans l'I.R.: les mêmes idées se trouvent aussi dans une des oeuvres mineures.

> "Gosudari imejut sovetnikov, izbiraja iz ljudej blagorassudnych, iskussnych i prileżnych",

dit Tatiščev dans le *Proizvol'noe i soglasnoe razsuždenie i umenie sobravšego šljachetstva russkogo o pravlenii gosudarstvom* (écrit probablement en 1734)

> "i kak on, jako gospodinu v svoem dome ne imeet pričiny k razoreniju onago ... Esli [gosudar'] pol'zy ne razumeet, ni soveta mudrych ne primaet, i vred proizvodit to možno prinjat' za božeskoe nakazanie[89]".

Les qualités indiquées dans ces mots de Tatiščev trouvent leur parallèle dans les paragraphes déjà mentionnés de Wolff (chap. 6, paragr. 492-494, pp. 594-599), et surtout dans le *Politicorum* de Lipsius:

> "Appello consiliarios qui fidi, rerum hominumque periti (cf. "iskussnych") salutaria suggerent ("blagorassudnyj"), pace sive bello"

et, dans la 'glose' marginale: "probitas et peritia rerum" (l.III, chap. 4); et encore:

> "hoc regiae prudentiae caput censeam, adsumere prudentes ("blagorazsudnych"). Nonne consilio stant regna, urbes, domus? (cf. "gospodin v svoem dome") (l.III, chap. 3).

A la qualité de la fidélité se rapporte soit le zèle de "prileżnye" dans le *Proizvol'noe razsuždenie* de Tatiščev, soit le "vernye vel'moži" de l'I.R. Le terme "nečestivye" indique la qualité opposée à la "probitas". La qualité de la "constantia" (une des 7 indiquées par Lipsius et citées ci-dessus) se manifeste à son tour dans la définiton de "prileżnye".

Le *Proizvol'noe rassuždenie* offre aussi une explication pour un des passages les plus douteux de l'I.R.: la 'tirade' morale attribuée par Rybakov à l'auteur de la *Letopis' Mstislavova plemeni*, adressée contre Izjaslav Mstislavič (s.a. 1149), mais surtout contre les mauvais conseillers et la jeunesse inexperte et irresponsable (I.R., II, 192-193).

Le thème de la superbe et des conseillers inexperts est le même qui se trouve dans l'épisode d'Igor' Svjatoslavič (1185) ou dans plusieurs autres

---

[89] V.N. TATIŠČEV, *Izbrannye proizvedenija*, L. 1979, 149. La récente étude de A.I. JUCHT (*Gosudarstvennaja dejatel'nost' V.N. Tatiščeva v 20-ch-nač.30-ch gg. XVIII v*, M. 1985) est excellente par la clarté et l'équilibre de l'exposition de la pensée politique de Tatiščev. Jucht remarque aussi les évidentes contradictions dans l'idéologie et dans l'activité sociale et politique de l'historien (cf. notre "Note 1", ci-dessus). L'observation de Jucht (cit., p. 312) qu'il resterait un contraste insoluble dans le fait que Tatiščev appuyait sans réserves la monarchie et s'engageait en même temps pour une plus vaste participation de la noblesse au gouvernement de l'état (en particulier à l'administration des affaires intérieures), trouve sa solution naturelle dans le rôle attribué par l'historien aux conseillers sages et experts (dont lui-même était naturellement un bon exemple!). L'idéologie de Tatiščev apparaît ainsi plus organique et cohérente.

passages de l'I.R. Il nous semble fort improbable, toutefois, que Tatiščev ait trouvé dans un texte médiéval cette digression. Le contenu est, en bref, le suivant: par sa superbe Izjaslav perdit le trône de Kiev, ayant méprisé les bons conseils de prudence; les jeunes préfèrent discuter des habits à la mode, des femmes et de la bonne nourriture plutôt que de la guerre; dans la guerre ils ne pensent qu'au butin et à la fuite; s'ils se trouvent dans une difficulté, il n'ont ni fidélité ni raison, ils s'enfuient et font payer aux innocents leur faute; toutefois, souvent, les princes imprudents concèdent plus d'honneur à eux qu'aux guerriers sages et courageux[90].

Cette tirade n'a pas beaucoup de relation logique avec la narration historique précédente. Seul point en commun est la remarque que les "poršane, kotorye naibolee k boju sovetovali" furent les premiers à s'enfuir dans l'I.R. (II, 192), et l'accusation contre les jeunes qui ne pensent qu'au butin et à la fuite dans la digression (ibidem, 193). Or, justement l'observation sur les "poršane" qui auraient poussé le prince à la guerre, n'apparaît ni dans l'*Ipatevskaja* (PSRL, II, 1908, 382), ni dans la 1ère rédaction de l'I.R. (IV, 220). Il est important aussi de remarquer que toute la digression a été ajoutée dans le ms. "V", dans une phase d'élaboration tardive de l'I.R.[91].

Après la constatation initiale de caractère général (de "Tako poznal Izjaslav ..." à "sovety starych": si l'I.R. s'arrêtait ici, on pourrait accepter l'hypothèse d'une source médiévale), les accusations de mondanité et les plaintes sur le manque de reconnaissance des princes n'ont plus aucune relation directe avec Izjaslav. Elles semblent refléter plutôt le moralisme du vieux Tatiščev, auquel l'activité rendue au service de l'état et les bons conseils donnés, n'ont pas apporté beaucoup de reconnaissance de la part des puissants de son temps. Dans les jeunes qui préfèrent les habits et les gourmandises, il faut plutôt chercher quelque favori, contemporain de Tatiščev et plus habile que lui dans les intrigues de la cour. Ce serait une recherche amusante et, probablement, fructueuse. Le passage 'incriminé' de l'I.R., d'autre part, a ses antécédents (ou ses parallèles) théoriques dans deux autres oeuvres. En premier lieu, dans l'observation amère du *Proizvol'noe rassuždenie* que les "favority ili vremenščiki" peuvent porter de grands dommages à l'état, comme il advint dans les républiques de la Grèce et de Rome,

---

[90] "Tako poznal Izjaslav vysokoumie svoe, skol'ko vredno prezirat' sovety starych, a posledovat' umam molodych i neiskussnych v voinstve ljudej, kotorye bolee umejut o bogatom ubranstve jako ženy, i lakomoj pišče i pitii rassuždat', neželi o vojne; oni bo, nevidja nepriatelja i ne smeja k nemu priblizit'sja, pobeždajut i dobyči deljat. I takovye u nerassudnych knjazej bole milosti i česti, neželi chrabrye i mudrye voini, polučajut. No kogda beda priključitsja, togda v nich ni uma, ni vernosti net, strachom ob"jaty, jako trost' vetrom koleblema, ne znajut gde sami devat'sja, i, učinja chuda, na nevinnych svoju vinu i bezumstvo vozlagaja, pače oskorbljajut". (I.R., II, 192-193).

[91] Cf. I.R., II, 192-193, 290. Il est vrai que Tatiščev avait connu des manuscrits nouveaux au cours des longues années de rédaction et d'élaboration de son oeuvre, mais cela ne peut pas signifier que *toutes* les digressions soient dérivées automatiquement d'un texte inconnu de nos jours!

mais aussi à notre époque, chez nous, avec des personnages comme Menščikov, Tolstoj ou d'autres. Les bons conseillers — conclut Tatiščev — sont de grande utilité, mais souvent "po nenavisti drugich v nečastii žizn' okončali[92]". Par le ton personnel et le contenu, cette observation est très proche du passage final de la digression contre Izjaslav. Le parallèle entre la Grèce et la Rome républicaines, et la Rus' kiévienne, qui perdit la liberté à cause des luttes intestines, confère à l'épisode d'Izjaslav une valeur d'*exemplum* idéal, une occasion pour exprimer, dans l'I.R. aussi, les mêmes idées du *Proizvol'noe rassuždenie*. Plus précise encore est l'analogie entre la digression de l'I.R. et les plaintes exprimées par Lipsius contre les soldats de son temps:

> "Lingua vana, manus rapacissima, gula immensa, pedes fugaces... Effundunt in luxum et epulas, et nocturnos coetus... Sua vires extollere, hostium paucitatem contemnere ... Sed, o dedecus, ad ipsos cum ventum est, neque animo, neque auris, neque lingua competere, ... pedes cunctis mens decidit imos".

Et dans la glose marginale: "Apud hostes trepidant, fugiunt" (*Politicorum*, l.V, chap. 8). Il est à remarquer que ce chapitre suit de près celui sur la "temeritas" des capitaines: dans la I.R. c'était justement la témérité d'Izjaslav qui avait provoqué la défaite.

En complément à ces exemples et à l'emphase donnée par les gloses marginales et par les commentaires de Tatiščev sur l'utilité des sages conseils, nous mentionnerons encore l'anecdote de Pierre le Grand dans le "Predysveščenie", dont l'appartenance à la plume de Tatiščev est hors de discussion.

Que l'anecdote soit vraie ou fausse ne nous intéresse pas spécifiquement: il n'y a pas de raison objective pour douter de son authenticité, mais il est possible qu'il s'agisse ici aussi d'un lieu commun attribué à Pierre par les milieux de la cour ou par Tatiščev lui-même: un épisode semblable se trouve dans l'*Athila* de Filippo Callimaco Buonaccorsi et chez Bonfini, et Tatiščev connaissait celle qu'il appelle "Attilevaja istorija" attribuée à Cyprian Bazylik[93]. Même dans ce cas, toutefois, le fait que Tatiščev l'ait attri-

---

[92] V.N. Tatiščev, *Izbrannye* ..., cit., 149. Ce serait une hypothèse suggestive (mais il faut avouer qu'elle est toute à vérifier!) d'identifier les jeunes inexperts qui portent Izjaslav à la ruine avec le groupe de jeunes gens de vieille aristocratie, auquel appartenaient les frères S.D. et A.D. Golicyn et qui, lors des événements du février 1730, tinrent une position différente de celle de Tatiščev et de son groupe, cherchant entre autre un compromis avec le Verchovnyj Sovet (cf. A.I. JUCHT, cit., p. 278). Mais il est possible aussi qu'il faille chercher plutôt quelque personnage ayant joué un rôle important aux années '40 du XVIIIe s., lorsque Tatiščev eut à se défendre des accusations et à se battre pour ne pas perdre le peu qui lui restait.

[93] Nous savons à présent que Bazylik n'était pas l'auteur mais le traducteur de l'*Athila* de Miklós Olah, que ce texte circulait en Ukrainie et en Russie aux XVIIe et XVIIIe s. et que, contrairement à ce qu'affirme I.V. VALKINA (cit., 84), l'*Athila* traduit par Bazylik n'est pas perdu, étant conservé dans un exemplaire unique de la Bibliothèque Kórnicki de Poznań (cf. S. GRACIOTTI, *L'Attila di Miklós Olah fra tradizione italiana e le filiazioni slave*, dans: *Venezia e Ungheria nel Rinascimento*, Firenze 1973, 306 ss.).

bué au souverain qu'il aimait depuis sa jeunesse, démontre son adhésion à la 'morale' du récit: notamment, qu'un des signes de la sagesse du prince est de savoir écouter l'avis des sages lorsqu'il est honnête et utile, même si ce n'est pas toujours un éloge. Encore une fois nous trouvons une exacte correspondance chez Lipsius: le prince doit savoir accepter la liberté de parole de ceux qui sont auprès de lui et ces derniers, de leur côté, doivent être toujours sincères: "Liberos amet, adulantes oderit", dit la citation de Plutarque et Q. Curtius dans le *Politicorum* (l.III, chap. 5,8).

VII

En lisant l'I.R. à la lumière des annotations de Tatiščev et des gloses marginales, il est possible de reconstruire un système idéologique d'interprétation de l'histoire qui présente des analogies avec le système théorisé par Lipsius pour le prince et l'état idéal.

Le système de Tatiščev est fondé sur deux idées essentielles: ce qui est utile ("polezno") et ce qui est juste ("čestno", "bogu prijatno"). Le système de Lipsius se fonde sur les idées de "prudentia" et de "virtus".

A la base de la *prudentia* il y a trois éléments principaux: *usus* (expérience), *memoria rerum* (connaissance de l'histoire), *iudicium* (capacité d'interprétation correcte des faits et des circonstances). La *virtus* est, en premier lieu, *pietas*, à savoir: acceptation des principes de la religion que l'on déduit de l'Ecriture Sainte (*sensus rectus de Deo*) et observance stricte de ces principes (*cultus*); en second lieu, la *virtus* du prince comprend quatre éléments fondamentaux: *iustitia, clementia, fides, modestia.*

Il nous sera impossible, par manque d'espace, de donner une exemplification exhaustive de tous ces points qui forment la *virtus* et la *prudentia.* Quelques exemples seront toutefois utiles pour éclaircir cet aspect de l'I.R.

Prudentia in humanis.

Usus.

Parmi les principes de la *prudentia in humanis*, Lipsius recommande la connaissance des peuples, qui donne de l'expérience (*usus*), donc des éléments pour la correcte évaluation des faits par le prince: "Noscenda tibi natura vulgi", écrit Lipsius en citant Tacite, et en ajoutant: "Tui, finitimi, universi" (l.IV, cap. 5).

Dans l'I.R. il est dit que Vladimir I fut très habile, car il envoya ses émissaires à l'est et à l'ouest pour connaître les usages et l'histoire de ces peuples. Ce passage de l'I.R. est presque identique dans la *Nikonovskaja letopis'*, qui a bien pu être la source de Tatiščev. Il ne s'agit donc pas d'établir l'authenticité, mais la valeur idéologique de ce passage. Dans le "Primečanie", Tatiščev ajoute que Vladimir n'agit pas seulement par sa curiosité personnelle, car la connaissance du droit, du système économique et de la géographie des autres peuples "ne dlja ljubopytstva, no i dlja suščej pol'zy nuždny" (I.R.,II, 69 et "Note 206", 236-237). Ce détail, d'importance secondaire en lui-même, met en évidence encore une fois les liens de l'historien russe avec la tradition occidentale. L'observation qu'il est nécessaire de con-

naître les peuples voisins et leur histoire était fréquente au XVIIe s.[94]. Elle apparaît chez Pufendorf dans la Préface à la *Einleitung zur Geschichte der vornehmsten Europäischen Staaten* (Frankfurt 1682): traduite en Russie par Gavriil Bužinskij[95], l'oeuvre était certainement connue et appréciée par Tatiščev. Plus spécifiquement encore le fragment de l'I.R. sur Vladimir I, paraît lié à Lipsius qui écrit dans le *Politicorum*: "Non curiositas me impellit, sed publica utilitas" (l.IV, chap. 3). Lipsius se sert de cette expression dans le chapitre dédié aux rapports entre état et religion, dans un contexte, donc, différent de celui de l'I.R. mais pour un problème auquel Tatiščev était très sensible. Ce chapitre de Lipsius précède immédiatement celui sur la nécessité de connaître les peuples: rien de plus naturel que Tatiščev ait pris bonne note de cette expression de Lispius et qu'il s'en soit servi au moment qui lui semblait opportun.

Dans le 'portrait' de Michalko Jur'evič, il est dit que ce prince "často, kak emu vozmožnost' dopuskala, ezdil po gorodam, ... jakože po selam proezžaja, zemledel'cev priležno sprašival ... Takova z radi vedenija poechal v gorody k Volge ..." (I.R., III, 115). Ce passage, inconnu des chroniques et de la 1ère rédaction de l'I.R. (IV, 290) est attribué par Rybakov à un recueil médiéval de portraits des princes kiéviens dont Tatiščev aurait eu le manuscrit[96]. Une énonciation théorique qui semble inspirer cette bonne qualité attribuée à Michalko se trouve aussi chez Lipsius qui, parmi les *artes* que le bon prince doit apprendre pour acquérir les connaissances nécessaires à la *prudentia civilis et militaris*, recommandait l'histoire, la géographie, la philosophie "ethicam physicamque" et la "Peregrinationem ... quae valde ad notitiam suis status et Prudentiam facit[97]". Avant d'affirmer que Tatiščev n'a fait que copier le "portrait" d'un recueil médiéval, la question devrait donc être examinée d'une manière beaucoup plus détaillée.

Memoria rerum

Dans le "Predysveščenie" il est dit non seulement que l'histoire "učit o dobroe prilež'at', a zla osteregat'sja", mais aussi qu'elle est indispensable au gouvernement, et non seulement l'histoire de son peuple, mais aussi celle des autres peuples pour connaître leur situation politique et économique et les

---

[94] J. Górski, par ex., recommandait l'étude de l'histoire des peuples voisins, soit des ennemis que des amis (cit. de A.F. GRABSKI, *Myśl' historyczna polskiego Oświecenia*, Warszawa 1976, 26). Le sarmatisme de A.M. FREDRO, au XVIIe s., se servait du même *topos* dans sa forme négative: il est plus utile de connaître l'histoire de son pays que celle des autres (A.M. Fredro *Scriptorum seu togae et belli notationum fragmenta*, Dantisci 1660, 208-209). De A.M. Fredro, furent traduits (mais non imprimés) en Russie les *Monita politica moralia* (I édit. 1664) (cf. A.I. SOBOLEVSKIJ, *Perevodnaja literatura Moskovskoj Rusi XIV-XVII vv.*, Spb.1903, SORJaZ, vol.74, 162). Le prince Golicyn possédait, du même auteur, les *Gesta populi Poloni*, Danzig 1652 (cf. S.P. LUPPOV, *Kniga v Rossii v pervoj treti...*, cit., 217).

[95] *Vvedenie vo gistoriju evropejskuju črez Samuila Puffendorfija*, Spb. 1718 et 1724.

[96] Cf. B.A. RYBAKOV, cit., 375-377.

[97] J. LIPSIUS, *Monita ...*, cit., l.I, cap. 8, p. 59.

causes de cette situation (I.R., I, 80, 81). Le besoin de retrouver dans l'histoire médiévale les coordonnées et les *exempla* pour l'histoire moderne parcourt toutes les pages de l'I.R.[98]. Déjà Alexandre — écrit Tatiščev — avait pris Homère comme maître et nombre de souverains ont suivi l'exemple de Jules César en écrivant ou en faisant écrire leur geste, car l'exemple des guerres passées sert à apprendre l'art militaire ("daby ... buduščie voevody mogli ego postupki voennye v primer upotrebljat'").

Il s'agit pour toutes ces affirmations de lieux communs: nous en avons déjà mentionné quelques-uns chez Górski et Pufendorf; la plupart d'entre eux se trouvent aussi dans l'*Istoričeskoe učenie*[99].

Rien d'étonnant, donc, si dans le livre sur la *prudentia militaris*, Lipsius dédie aussi un chapitre à la nécessité de suivre l'exemple des anciens pour avoir la connaissance non seulement des faits, mais des causes des faits, et que les exemples de Jules César et d'Alexandre confirment l'importance de l'étude de l'histoire pour la *prudentia militaris* (*Politicorum*, l.V, chap. 1). Si ce n'est pas l'indice d'une influence directe de Lipsius sur Tatiščev, c'est certainement le témoignage de l'appartenance à un même climat culturel.

Aux énonciations théoriques du "Predysveščenie", répondent des exemples concrets dans l'I.R. Dans l'appréciacion finale (portrait) de Svjatopolk Izjaslavič (+1113) il est dit: "čitatel' byl knig i vel'mi pamjaten, za mnoga bo leta byvšee mog skazat', jako napisannoe" (II,128). Cette remarque sur les lectures et la mémoire historique de Svjatopolk n'est pas témoignée par les *letopisi* médiévales, mais elle apparaît dans la 1ère rédaction (I.R., IV, 179). Faut-il donc la considérer comme une amplification ou comme une donnée authentique? Svjatopolk n'est pas le seul prince dont on exalte l'érudition et l'amour pour la lecture: Jaroslav le Sage et Vladimir I n'en sont que des exemples plus illustres. Dans l'I.R., il est difficile de distinguer ce qui vient d'une source ancienne de ce qui n'est qu'un lieu commun. L'érudition (surtout historique) des princes était également topique en Occident: César, Auguste, Alexandre, Mathieu Corvin, Alphonse d'Aragon ne représentent que des exemples de ce cliché que les respectifs biographes anciens ou humanistes aimaient répéter. Dans les 'portraits' des princes kiéviens, ce problème devra donc être étudié avec une prudence toute particulière[100].

A l'année 1133, l'I.R. relate que Jaropolk Vladimirovič réunit ses frères à Kiev pour tenter une conciliation. La *Nikonovskaja* contient le discours du prince jusqu'aux mots: "vospriimet po delom svoim" (PSRL, IX,

---

[98] En cela, Tatiščev semble se différencier de Wolff qui représente probablement une phase plus avancée de la pensée historiographique avec la distinction entre "Philosophische Erkenntnis" (cognitio rationis eorum quae sunt vel fiunt) et la "Historische Erkenntnis" (nuda notitia facti) (CH. WOLFF, cit., Einleitung, p. IX).

[99] Cf. M.A. ALPATOV, cit. I, 390.

[100] Cf. aussi: L.V. MILOV, *Tatiščevskie portrety-charakteristiki i 'Simonova' letopis'*, "Istorija SSSR", 1978, n.6, 79-82.

157). Tatiščev continue la *oratio* en ajoutant, sans introduire aucun élément concret nouveau, des exemples historiques sur la précariété des biens mal acquis: "gde Jaropolka [Svjatoslaviča] bratonenavistnogo nasledie, gde Ol'ga [Svjatoslaviča] zavistlivago imenia slava?", demande rhétoriquement l'orateur pour démontrer avec l'exemple du passé l'utilité pour l'état d'un accord entre les frères et la ruine causée par les luttes intestines (I.R., II,144). La 1ère rédaction de l'I.R. (IV, 189) comprend déjà le thème fondamentale de la vanité des biens mal acquis, mais ne cite pas les exemples du passé.

Rybakov (p. 234) reconnait l'élégance rhétorique du discours, mais il l'attribue en entier à la *letopis'* des Mstislaviči et construit une théorie sur la figure de Vsevolod et sur la datation (après 1146) de la composition du discours. Encore une fois nous nous demandons, par contre, s'il ne s'agit pas d'un *topos*. La tirade sur les Ol'goviči et les *exempla* de l'histoire peuvent être mis en relation avec le discours attribué par Tatiščev aux Putivliens assiégés par les Davidoviči en 1146 (I.R., II, 167-168): les "vieux sages" refusent de se rendre aux assiégeants car le "kljatvoprestupstvo" est toujours puni par Dieu comme le démontre l'exemple d'Oleg Svjatoslavič qui, pour combattre son frère Jaropolk, détruisit la terre russe en faisant venir les Polovtsy. Le discours des Putivliens est très semblable dans la 1ère rédaction (sans mention, toutefois, des "starejšiny putimskie") (I.R., IV., 205). Dans les *letopisi* médiévales le discours des Putivliens est absent, tout l'épisode est très laconique[101].

Si, selon la thèse de Rybakov (p. 202), on accepte comme authentique, documenté par une *letopis'* possédée par Tatiščev, l'exemple d'Oleg et Jaropolk dans l'épisode des Putivliens, on se demande si l'amplification de l'épisode précédent (où l'exemple d'Oleg manque même dans la 1ère rédaction) n'a pas été introduite par Tatiščev en suivant la trace du discours des Putivliens. Un tel procédé, d'introduire des amplifications sur la base du matériel puisé dans d'autres épisodes racontés par les manuscrits médiévaux, est documenté dans d'autres cas [102].

Iudicium

Pour la sécurité de la patrie et des citoyens — écrit Lipsius — la *prudentia militaris* est indispensable. Le fondement de cette dernière n'est pas la force, mais la sagesse car "Vis nuda et mera ... parum est nisi arte quaedam et consilio temperatur". Et dans la glose marginale: "Nec Fortitudo efficax, sine Prudentia" (l.V, chap. 2).

Dans la description de la campagne d'Igor' Svjatoslavič (1185), la lamentation du vieux Svjatoslav Vsevolodič dans la 1ère rédaction de l'I.R. (IV, 304) coincide d'une manière littérale avec le texte de l'*Ipatevskaja* (PSRL,II, 1908, 645); dans la *Nikonovskaja*, Svjatoslav Vsevolodič et les autres princes "vosplakaše i kričaše aki uma i smysla ispadoša" (PSRL, IX,

[101] *Ipatevskaja*, cit. 1908, 333; *Nikonovskaja*, cit. 1862, 170.
[102] Cf. L.I. SAZONOVA, cit., 41.

1862, 14). Dans la rédaction définitive de l'I.R., par contre, Tatiščev n'attribue pas la 'folie' (l'absence de "um" et "smysl") au vieux prince accablé de douleur, mais aux jeunes capitains qui ont causé la défaite russe par leur manque de "smysl i razum" et de "iskusstvo" (I.R., III, 136): car, ajoute Svjatoslav dans sa lamentation, la "chrabrost'" et la "sila" ne sont pas suffisantes pour la victoire[103]. Au 'voevode' Tudor, par contre, Tatiščev attribue les deux qualités nécessaires et complémentaires de "chrabrost'" et de "razum" (I.R., III,138).

Les termes employés par Tatiščev trouvent aisément leur correspondance dans le *Politicorum*: "smysl[104]" vaut "consilium" (capacité d'exacte évaluation de la situation); "razum" vaut "intellectum", qui est l'élément fondamental de la "prudentia[105]"; "iskusstvo" est exactement la "ars quaedam"; "sila" vaut "vis nuda"; "chrabrost' i razum" forment le duo des qualités positives "fortitudo" et "consilium". Pour en finir, voyons l'une à côté de l'autre la citation de Lipsius à propos de la "prudentia militaris":

> "Vis nuda et mera ... parum est nisi arte quaedam et consilio temperatur" (l.V, chap. 2),

et celle attribuée par Tatiščev au vieux Svjatoslav:

> "mnogo razuma i iskusstva v voennych delach potrebno, ibo ne stol'ko sila, skol'ko smysl iskussnych neprijateli pobeždaet" (I.R., III, 136).

Un autre exemple de manque de *iudicium*, de correcte évaluation de la situation, est donné par l'épisode de Izjaslav Mstislavič, vaincu en 1149 par Jurij Vladimirovič. Le texte de l'I.R. ne se différencie pas substantiellement de l'*Ipatevskaja*[106]. Mais les gloses marginales donnent le fil de l'interprétation de Tatiščev: "Izjaslava vysokoumie", "Izjaslav prezril sovet", "Boi ne vo vremja", "Izjaslav pobežden". Lues à la suite, ces gloses créent une séquence où le dernier élément frappe comme une sentence judiciaire: Izjaslav, l'héritier des Vladimiroviči qui aurait dû, selon Tatiščev, reporter l'état à l'unité et à la puissance, échoua misérablement pour n'avoir pas suivi les principes de la *prudentia*: l'excès de confiance (la "securitas" de Lipsius, l.V, chap. 16), porte à une attitude de superbe ("vysokoumie") qui lui fait

---

[103] Cf. B.A. RYBAKOV, cit., 262. Les divergences entre l'I.R. et les *letopisi* pour l'épisode d'Igor' Svjatoslavič sont documentées très clairement dans l'étude de U. VOGEL, *Das Igorlied und die Berichte über Igors Feldzug vom Frühjahr 1185 in den altrussischen Chroniken und in Tatiščevs "Russischer Geschichte" in synoptischer Darbietung*, (Skripten des Slavischen Seminars der Universität Tübingen, N. 13), Tubingen 1977 (pour la lamentation de Svjatoslav Vsevolodič, cf. p. 68).

[104] Cf. la définition donnée par le *Slovar' Akademii Rossijskoj* (IV, Spb. 1793, 375: "Sposobnost' obnjat' ponjatiem veščі i sudit' o nich pravil'no".

[105] La "prudentia" est "Intellectum et dilectum rerum, quae publice privatimque fugiendae aut appetendae" (*Politicorum*..., l.I, chap. 7).

[106] Cf. I.R., II, 191-192 et IV, 212-213; PSRL, II, 1908, 380-381; B.A. Rybakov, cit., 210.

négliger le bon conseil ("prezril sovet"), provoque une erreur d'évaluation (manque de "iudicium" ou "dilectum") qui porte à une bataille "hors temps" ("ne vo vremja") et hors lieu, et donc à la défaite.

Le manque de *iudicium* en ce cas, relève des théories de Lipsius sur la guerre. Pour la réussite d'une guerre, écrit Lipsius (l.V, chap. 16)

> "Consilia necessaria bello esse, sed ... Minime omnium ... bellum ex decretis procedit, sed ipsum ex se multa invenit, et ut res sunt natae".

Cela signifie que le bon capitaine doit savoir s'adapter à la situation particulière en chaque occasion. Or, Izjaslav n'a pas tenu compte de cela, car il a déclenché une bataille au mauvais moment et dans une mauvaise position. Lipsius écrit:

> "Occasio in bellis servanda ... neque tuae occasioni desis, neque suam hostis des";

et encore:

> "Inquirendum in omnia: Tuum et hostium exercitum, locorum situm, naturam regionis. Videndum quando pugnes".

D'autres conseils suivent sur la nécessité d'être prudent, surtout lorsqu'on se trouve en terre hostile et entourés d'ennemis (l.V, chap. 16). La défaite d'Izjaslav est attribuée par Tatiščev justement au fait d'avoir pénétré trop profondément en terre ennemie et d'avoir choisi le mauvais moment pour la bataille, au lieu d'attendre une évolution favorable:

> "Lente praesertim adversus hostem, quem Tempus deteriorem in dies et Locus alienus facient",

écrit encore Lipsius en citant Tite-Live.

Temeritas

Le thème de l'excès de hardiesse, opposée à la modération ("modestia") et au jugement correct de l'*intellectum*, passionnait les esprit du XVIIe s.[107]. Pour le prince ou pour le capitaine prudent, Lipsius écrivait qu'une guerre, même si elle était juste, "deliberationem postulat, eamque lentam" (l.V, chap. 5).

Le péché de témérité est commun à beaucoup de capitaines de la Rus' kiévienne dans l'I.R.: Izjaslav Mstislavič et Igor' Svjatoslavič n'en sont

---

[107] Tatiščev, nous l'avons vu, connaissait la question de la bataille de Varna et de la mort inutile de Vladislav Jagellon (1444). Pour l'historiographie occidentale cf. p. ex. C. SPONTONI, *Attioni* ..., cit., 57, 59.

point exempts, un autre exemple éloquent est fourni par la description de la défaite de la Kalka (1224).

La description de l'I.R. (III, 216-218) et le "Primečanie" de Tatiščev (Note 266, I.R., III, 266) mettent en évidence non seulement l'importance fatale de cette défaite, mais aussi le tableau des erreurs qui portèrent les armées kiéviennes au désastre.

Les théories du droit naturel inspirent le jugement de Tatiščev sur l'assassinat des ambassadeurs Tatars qui étaient venus offrir la paix: "ves'ma nepravo poslov tech pobili", écrit Tatiščev dans le texte[108], et "poslov protivo prava narodnogo pobili" dans le "Primečanie" 621 (I.R., III, 266). En cela la leçon de Grotius était certainement déterminante.

Le récit de Tatiščev, tout en suivant assez fidèlement les sources précédentes (les chroniques médiévales, Lyzlov, Stryjkowski et d'autres), met l'accent sur certains détails qui repondent dans leur ensemble à des catégories théoriques assez précises soulignées par les gloses marginales. La glose "Mstislava nerassudnost'" introduit les erreurs de ce prince jeune et pas prudent: contre le sage conseil, "nadejasja na svoju chrabrost'", il se jeta à la suite des Tatars et se vit forcé à soutenir une bataille perdue d'avance; une autre glose dit: "neščastie v zapal'čivosti". Il s'agit donc, en premier lieu, d'une faute de *temeritas* ("zapal'čivost'"), d'excès de confiance en soi-même ("Securitas fugienda", écrivait Lipsius, et: "Frequentissimum initium calamitatis securitas", l.V, chap. 16); en second lieu, c'est une erreur qui concerne la juste interprétation de la situation, comme dans le cas précédent d'Izjaslav. Ce cas particulier avait aussi été prévu par Lipsius (v. la citation ci-dessus: "Occasio in bellis servanda...”). A cela peuvent s'ajouter les citations suivantes:

> "Videndum quomodo pugnes 1) tempora 2) locus considerandus est: utrum inimicis an tibi videatur accomodatus"

et:

> "Saepe contemptus hostis cruentum certamen edidit, et incliti populi regesque perlevi momento victi sunt" (l.V, chap. 16).

Ces dernières recommandations de Lipsius ("Saepe contemptus hostium...") semblent s'adapter particulièrement à la considération de Tatiščev selon laquelle il aurait fallu éviter la bataille, mais "ne verili knjazi o množestve vojsk tatarskich[109]" (I.R., III, 216). Une erreur fut aussi la poursuite de l'ennemi dans la steppe, qui n'offrait aucune possibilité de protection. Et chez Lipsius:

> "locus considerandum: utrum inimicis an tibi ...accomodatus"; "Inquirendum locorum situm, naturam regionis".

---

[108] I.R., III, 216. La 1ère rédaction dit seulement: "posly ich izbivše" (IV, 362).

[109] Ce passage n'apparaît ni dans l'*Ipatevskaja* et *Nikonovskaja*, ni dans la 1ère rédaction de l'I.R. (IV,363).

Une autre grave erreur des russes fut, en cette occasion, la désobéissance aux chefs et le manque d'unité dans le commandement. Le jeune capitaine, est-il dit, n'obéit pas aux ordres du prince de Kiev ("velikij knjaz' oskorbilsja, čto Mstislav bez voli ego i soglasija tak daleko ušel"), et dans la 1ère rédaction (I.R., IV, 363): "nesoglasie voevod pogibl' byla". Lipsius écrit: "[dux] unum in uno bello esse debere", et :"Plurimum nocere et multitudinem imperantium et regimen nullum aut incertum" (l.V, chap. 14).

Iustitia et *Clementia*

Dans une glose marginale, à propos de l'appel de l'évêque qui invite Vladimir I à appliquer plus sévèrement les peines prévues pour les délinquants (I.R., II, 67), Tatiščev écrit: "Pravosudia svoistvo".

Apparemment le récit de la 1ère rédaction et de l'*Ipatevskaja* ne se différencient pas beaucoup de celui de la rédaction définitive. Les thèmes fondamentaux sont représentés dans les trois textes et peuvent se regrouper ainsi: Vladimir gouverne dans la crainte de Dieu et les actes de violence se multiplient dans le pays; l'évêque fait remarquer à Vladimir que la punition des coupables n'est pas un péché, car Dieu a mis les princes sur leur trône pour châtier les méchants et "milovati" les bons; Vladimir décide de reprendre la tradition de ses pères en appliquant les châtiments et les tortures prévus par les lois anciennes (I.R., II, 67; IV, 140; PSRL, II, 1908, p. 111).

L'élaboration de la rédaction définitive de Tatiščev a un caractère essentiellement rhétorique: les dialogues entre Vladimir et l'évêque et la partie narrative sont englobés dans le monologue de l'évêque (pour être précis il s'agit de deux évêques) qui remplit à lui seul tout l'épisode. Rien ne semble altérer, donc, l'équilibre entre le texte médiéval et le récit de Tatiščev qui paraît un simple remaniement stylistique d'une source ancienne.

Les détails ajoutés par l'I.R. ont toutefois une signification précise. L'évêque reproche au prince, dans la rédaction définitive, de libérer trop facilement les accusés

> "po kotorom oni i drugie, smotrja na to, v bestrašie prichodjat i bol'šee zlo delajut, čto est' protivno zakonu božiju i ustavom vsech carej".

L'amplification n'ajoute aucun renseignement concret, mais elle aide à placer correctement l'historien russe dans son époque. Les mots cités ont leur antécédent idéologique dans le *Politicorum* de Lipsius qui écrivait (l.IV, chap. 9) que la Justice doit être appliquée sévèrement

> "ut poena ad paucos, metus ad omnes perveniat ... ut unius improbi supplicio multorum improbitatem coercere (Cic.)".

Le contraire, évidemment, était arrivé pendant le règne de Vladimir. Le même thème avait été traité par Wolff (*Vernünftige Gedanken...*, chap. 341 et ss.): il n'avait pas seulement rapporté à la volonté de Dieu la punition des coupables ("Ein Mensch der Gott erkennet ist vergewissert dass er das Bose straffet", p. 322), mais avait affirmé aussi que, dans la punition, la rédemp-

tion du coupable était moins importante que l'exemple donné aux autres pour le bien et la sécurité de l'état: cela faisait conseiller la torture et l'exécution publiques. De même chez Tatiščev l'application sévère de la Justice est imposée au prince soit par la raison (nécessité d'inculquer la peur par le châtiment des coupables), soit par les lois divines (Dieu ordonne la punition des délinquants).

A propos de l'épisode de la trahison de Blud, Tatiščev ajoute, dans le "Primečanie" 157, ces observations:

> "Vozdajanie že ot Vladimira takomu zlodeju dlja primeru izmennikom dostojno učineno, ibo kto edinoju izmenil i kljatvu prestupil, takogo vsegda opasatisja dolžno, i blagorazumnye gosudari bliz sebja ne deržat" (I.R., II, 227).

Dans le *Politicorum* (l.IV, chap. 10) Lipsius avait commenté l'affirmation que les traîtres doivent être punis même lorsqu'ils ont été utiles, avec la glose marginale: "quia inemendabiles [cf. "kto edinoju izmenil..."] et *in exemplum* [cf. "dlja primeru izmennikom"]", et avec la citation de Plutarque: "proditionem amo, proditores non approbo".

L'idée de la justice, toutefois, n'est pas liée seulement à une sévérité rigide. Dans le même épisode de la guerre entre Vladimir et Jaropolk, les "Primečanija" 158 et 161 (I.R., II, 227) mettent en évidence que l'idée de justice était plus complexe pour Tatiščev et prévoyait aussi, pour le bon prince, une attitude de clémence:

> "ne mnogo o blagočesti i spravedlivosti razumel — écrit Tatiščev de Vladimir — čto takogo bezzlobivago i pokornago brata ubil";

et encore:

> "Vladimir togda ne mnogoj chvaly byl dostoin, osoblivo ubijstvo kovarnoe nepovinnago i miroljubnago brata Jaropolka".

Les termes "blagočestie" et "spravedlivost" répondent à la "clementia" et la "iustitia" que Lipsius considère deux "magna luminaria", dont la seconde représente comme un soleil et la première comme une lune, mais qui sont inséparables pour le prince pour conquérir la gloire et la dévotion de ses sujets (l.II, chap. 10, 12).

D'autres éléments qui constituent le système idéologique de Lipsius, en particulier *fides* et *modestia*, ont été examinés plus haut. Les vertus religieuses (*pietas* et *cultus*), les devoirs du prince envers l'église et, d'autre part, les droits qu'il peut (et doit!) exercer sur les institutions religieuses, mériteraient une analyse séparée. De même, nous l'avons vu, pour les 'portraits' des princes. Mais nous devons renoncer ici à aborder ces thèmes, et tenterons, par contre, de tirer quelques conclusions.

VIII

Les correspondances entre l'idéologie que l'on peut reconstruire à partir de l'I.R. et les courants culturels de l'Europe occidentale du XVIIe s. nous ont amené à reconnaître dans les oeuvres de Wolff et de Lipsius une sorte de 'paradigme' théorique auquel plusieurs épisodes ou énoncés de l'I.R. s'adaptent sans que violence ne soit faite au texte.

Rien d'étonnant que les traces de la pensée de Wolff soient fréquentes dans l'I.R.: Tatiščev avait une connaissance directe et non superficielle de l'oeuvre du philosophe allemand.

Une connaissance directe du *Politicorum* de Lipsius n'est pas aussi évidente. L'historien russe connaissait certainement d'autres travaux du savant flamand 'spécialiste' d'antiquités romaines. Connaissant l'oeuvre de Boccalini ("Parnass") (cf. I.R., I. 120), il devait avoir lu aussi la 'défense' que le vénitien avait fait dans le *Ragguaglio* 86 de Lipsius, accusé de 'machiavélisme', mais il ne cite dans l'I.R. ni le *Politicorum* ni les *Monumenta*.

Le *Politicorum* de Lipsius se trouvait dans les bibliothèques privées de Feofan Prokopovič et du prince Volynskij. Avec ce dernier Tatiščev avait eu des contacts directs soit politiques soit en relation avec la récolte du matériel pour l'I.R.[110]. On sait qu'après la condamnation de Volynskij, Tatiščev eut à payer aussi les conséquences de cette amitié.

Ne connaissant pas le latin, l'historien russe peut avoir lu le *Politicorum* de Lipsius en Allemagne dans une des nombreuses traductions allemandes du XVIIe s. Il est possible aussi (même si nous ne connaissons aucun document qui le prouve pertinemment) qu'il ait eu connaissance de la traduction que le moine Simon Kochanovskij avait fait en 1721 du *Monumenta et exempla politica*. La traduction, avec le titre d'*Uveščanija i priklady političeskie*, ne fut jamais imprimée, mais l'auteur n'était pas un inconnu dans les milieux intellectuels de l'époque, ne serait-ce que pour les différends qui, à partir de 1722, opposèrent le moine traducteur à Feofan Prokopovič. De plus, encore en 1740, cette traduction eut une suite dramatique, étant devenue une des pièces d'accusation contre le prince Volynskij[111]. Il nous semble donc fort probable que Tatiščev ait connu cette oeuvre officiellement interdite de Lipsius, mais qu'il ne l'ait pas citée pour d'évidentes raisons d'opportunité politique ("rezon političeskij"!).

Chez l'humaniste flamand, l'historien russe ne pouvait pas ne pas apprécier les convictions absolutistes, son rationalisme, son amour pour l'antiquité, sa culture si profondément enracinée dans la plus lucide tradition critique de la Renaissance et, en même temps, si moderne, si sensible au conflit dramatique de la raison d'état, des guerres de religion, de la morale, des droits des peuples et des devoirs des souverains.

---

[110] S.P. LUPPOV, *Kniga v Rossii v poslepetrovskoe...*, cit., 171.

[111] Cf. P. PEKARSKIJ, *Nauka i literatura v Rossii pri Petre Velikom* 218-220; F.A. BROKGAUZ-I.A. EFRON, *Enciklopedičeskij slovar'*, 29, Spb. 1900, 937 ("Simon Kochanovskij Ieromonach").

Il y avait un point pour lequel Tatiščev devait ressentir une violente répulsion: le catholicisme de Lipsius qui, dans le *Politicorum*, et surtout dans les *Monumenta*, une fois l'expérience protestante passée, adhéra à l'orthodoxie de la Contre-Réforme. D'un siècle plus jeune, sorti du "nid de Pierre", violemment anticatholique (soit par sa formation allemande d'empreinte protestante, soit par la tradition slave orthodoxe), Tatiščev ne pouvait pas approuver ce poids dominant attribué par Lipsius à la religion conçue comme "una et vera Religio", "una Religio in uno Regno", dont le Prince idéal devait être le 'paladin' et en même temps le fils observant (*Politicorum*, IV,2). Dans d'autres domaines, toutefois, la pensée de Lipsius n'était certainement pas en contraste avec celle de Tatiščev: ainsi sur la question du rapport entre l'Etat et l'Eglise, il ne devait pas avoir de difficultés à accepter l'idée du droit du prince à excercer son autorité dans le domaine ecclésiastique, condensée dans le *Politicorum* dans la sentence: "Non principi liberum in sacra ius absit" (ibidem).

Plus que la recherche de correspondances littérales entre Lipsius et Tatiščev, toutefois, notre but était de démontrer la complexité de la formation culturelle de Tatiščev, héritier des différents aspects de cette tradition rationaliste d'origine humaniste qui se développa dès la fin du XVIe et pendant le XVIIe s. en Europe, et particulièrement en Allemagne et en Flandre, et qui donna des penseurs tels que Lipsius, Grotius et Van Dale, Pufendorf, Arnold, Leibniz et Wolff et, en France, Bodin et Fontenelle, pour ne citer que deux noms connus aussi par Tatiščev, en plus du grand Descartes.

Dans une Russie qui en quelques décennies, entre la fin du XVIIe et le début du XVIIIe s., avait assimilé la culture occidentale de trois siècles, en découvrant la tradition grecque et latine par la médiation de la Renaissance polonaise et européenne et du Baroque, en absorbant en même temps le rationalisme allemand, hollandais et français, il était inévitable que le premier historien moderne apportât avec soi plusieurs aspects contradictoires de cet héritage si copieux et si lourd.

Il est alors naturel qu'à côté du rationalisme et des théories du droit naturel, survivent, dans la première partie de l'I.R., les échos d'une tradition mythologique tendant à l'exaltation du passé héroique de l'ethnie slave et de la 'nation russe', et liée à l'historiographie du XVIe s. qui, en Occident, avait élaboré, en fonction de l'idéologie et de la puissance politique des nouvelles *nationes* d'au delà des Alpes, les principes et les modèles de la Renaissance italienne et, en particulier, les *auctoritates* antiques: Hérodote, Pline, Tite-Live et, en premier lieu, le Tacite de la *Germania*.

Il est naturel aussi que coéxistent en lui une méthodologie mûre et moderne dans l'évaluation, l'étude et l'exploitation des sources russes médiévales (attitude qui fait de Tatiščev un des savants les plus remarquables de son époque), avec l'héritage des théories politiques et de la conception de l'histoire liée au 'tacitisme', avec son fort penchant moralisant et didactique tendant à projeter l'idéologie du présent dans le 'miroir' du passé.

Le fait d'avoir cherché dans l'histoire médiévale russe les *exempla* répondant à un paradigme moral et idéologique déterminé, ne diminue naturellement en rien les mérites du premier grand historien de la Russie moder-

ne: en suivant l'exemple de l'école érudite allemande, il sut apprécier dans toute leur valeur les chroniques anciennes et perçu l'urgence de les ramasser et de les faire copier. En dépassant cette phase de 'documentation', il fut capable aussi de lire, d'interpréter et de collationner ces textes si obscures et si difficiles. Personne, probablement, n'avait eu à faire un travail si ingrat et si immense en Occident, où une tradition de trois siècles d'imprimerie et d'école critique humaniste avait préparé le chemin à la nouvelle conception de l'histoire. En Russie, par contre, une fois la tradition médiévale épuisée, Tatiščev dut partir presque de zéro: peu de chose représentaient, entre le Moyen Age et l'époque de Pierre le Grand, les tentatives historiographiques de la 2e moitié du XVIIe s., si l'on considère la qualité vraiment nouvelle et moderne de l'I.R.

Tatiščev, en effet, n'a pas simplement ramassé, copié et réorganisé des chroniques médiévales: comme l'a dit Solov'ev, l'I.R. n'est pas le dernier *letopisnyj svod*, mais plutôt la première oeuvre historique moderne en Russie. Tatiščev tentait de reconstruire les faits de la manière qu'il croyait la plus proche de la réalité historique témoignée par les sources. En même temps il cherchait aussi dans l'histoire des *exempla*, des 'règles' de valeur universelle. Comme l'avaient fait dans toute l'Europe nombre d'historiens et de théoriciens du XVIIe s., Tatiščev interprétait l'histoire en 'déchiffrant' ses faits avec la sensibilité et selon les catégories idéologiques de son bagage culturel. Cela ne signifie point (nous tenons à le souligner) que Tatiščev doive être accusé automatiquement d'avoir faussé des données historiques chaque fois que l'I.R. ne concorde pas exactement avec les chroniques médiévales que nous connaissons. Cela signifie simplement que son travail sur les sources était autonome et conscient, qu'il y introduisit des critères méthodologiques et idéologiques tels qu'ils altéraient en certains cas non seulement la forme littéraire, mais aussi la représentation des faits historiques.

Ni Lipsius, ni Pufendorf, ni Wolff n'ont 'inventé' les théories sur le prince idéal, sur le bon gouvernement ou sur l'interprétation morale et didactique de l'histoire. On a souvent affaire à des lieux communs dont l'origine remonte à l'antiquité et qui ont duré, à travers le Moyen Age, jusqu'à l'époque moderne. Ils appartiennent aussi, parfois, à la 'conscience collective', à la sagesse populaire. Les théoriciens et les historiens des XVIe-XVIIe s. ont créé quelque chose de nouveau par le fait d'avoir systématisé, classé et exposé clairement ces théories au moyen de traités ou d'*exempla* de l'histoire.

Ces considérations ne changent pas les termes de la question. Si nous avons choisi comme 'paradigme' Lipsius et Wolff, cela est dû au fait que Tatiščev connaissait ces deux auteurs et que le rapprochement de l'I.R. de certains énoncés de leurs traités était le plus naturel et le plus simple. Au delà des analogies idéologiques génériques, les oeuvres de Grotius, Fontenelle ou Arnold n'ont pas offert de correspondances aussi exactes avec l'I.R. comme le *Politicorum* ou les *Vernünftige Gedanken*.

Le fait d'avoir retrouvé dans l'I.R. des catégories idéologiques qui peuvent expliquer quelques-unes des "innovations" de l'I.R. comme des élaborations de son auteur, contredit les thèses de Rybakov, selon lequel les 'ta-

tiščevskie izvestija' constituent un *corpus* homogène appartenant à des textes médiévaux disparus, mais bien identifiables.

Dans nombre de cas l'origine des 'amplifications' de Tatiščev peut être recherchée dans une source médiévale disparue, surtout lorsqu'on a affaire à des données concrètes, des dates, des détails ou des noms précis. Toutefois, lorsque des 'amplifications' n'ajoutent aucun fait ou détail concret, et trouvent par contre une analogie (parfois frappante) avec des catégories idéologiques du XVIIe ou XVIIIe s., la moindre chose à souhaiter est qu'on examine ces 'amplifications' avec une grande prudence. Nous n'hésiterons pas à considérer comme des 'faux', la tirade contre les jeunes irresponsables après l'épisode d'Izjaslav Mstislavič ou les longs discours sur la paix et la guerre.

Le travail de Rybakov reste précieux dans la perspective, que nous considérons raisonnable, d'une acceptation de l'hypothèse que les innovations de Tatiščev dérivent partiellement des sources médiévales perdues. Toutefois, de là à recréer une *letopis'* entière et une idéologie boyarde complète, comme le fait Rybakov, le pas est, à notre avis, trop grand. De nouvelles études sur les 'tatiščevskie izvestija' devront viser à examiner cette question de la manière la plus scientifique possible, en évitant les thèses préconstituées visant à démontrer une 'vérité' établie *a priori*, et en considérant en même temps les aspects strictement philologiques et historiques, mais aussi littéraires et idéologiques du problème. Fondamentales seront naturellement la connaissance et la pubblication de toute source qui ait pu être connue, directement ou indirectement, par Tatiščev, et la comparation des renseignements contenus dans l'I.R. avec toutes les possibles *letopisi* que l'historien a pu posséder: un bon exemple d'une telle méthodologie a été fourni récemment par la brève étude de Kučkin[112].

Notre interprétation de la personnalité de Tatiščev est projetée plutôt 'en arrière', vers le XVIe et le XVIIe s., qu''en avant', vers l'Illuminisme. Cela ne veut point diminuer la valeur de l'historien. Au contraire, la complexité de sa culture témoigne aussi de sa sensibilité pour les différents (et meilleurs) aspects de la tradition occidentale. De chacun il sut exploiter les côtés les plus fructueux en les adaptant au patrimoine culturel de son pays et en les élaborant dans le sens le plus avantageux pour la Russie Nouvelle. De la Renaissance, il conserva les mythes héroico-mythologiques, mais aussi, et surtout, le respect et la correcte interprétation de la tradition classique; l'application des normes de la rhétorique (par ex. dans les discours des personnages) ne dépassa pas les limites du bon goût et n'affecta que rarement la substance de la vérité historique (contrairement à ce qui arriva à bon nombre d'auteurs de la Renaissance occidentale); loin de toute influence baroque, il sut concilier les tendances érudites à la récolte des sources médiévales avec le goût le plus authentique pour la pensée critique rationnelle; paladin

---

[112] V.A. KUČKIN, *K sporam o V.N.Tatiščeve*, dans: *Problemy obščestvennogo dviženija i istoriografii*, M.1971, 258-262.

de la diffusion de la culture, contraire à la superstition et à l'obscurantisme, il fut lié toutefois plus étroitement à ce courant de l'érudition qui, dans l'Europe entre le XVIIe et le début du XVIIIe s., cherchait à élargir les connaissances de l'humanité en étudiant et en classifiant les faits et les idées selon des systèmes empruntés aux principes de la raison et de la clarté, mais aussi aux règles d'une morale qui tentait de concilier les lois humaines et divines.

L'auteur de l'I.R. représente ainsi, dans la Russie de Pierre 1er et après, le meilleur aspect de ce rationalisme de l'Europe occidentale qui, sans être encore de l'Illumisme, en prépara le chemin. Après l'assimilation, rapide et un peu 'indigeste' du baroque international, et des rhétorique et poétique transmises par la Pologne, avant le Classicisme et l'Illuminisme, l'oeuvre de Tatiščev démontre que, dans les premières décennies du XVIIIe s., le développement de la culture russe s'inscrit désormais dans le cadre général du développement culturel européen, en élaborant d'une manière originale et autonome des coordonnées qui étaient universellement valables. Peu d'autres intellectuels russes de son époque ont su probablement appliquer, avec des résultats aussi heureux, les fruits les plus féconds de la culture occidentale au patrimoine le plus précieux de la tradition russe médiévale. Et peu de personnages, peut-être aucun, ne réflètent aussi précisément les aspects multiples et complexes de la culture russe de la 1ère moitié du XVIIIe s.: une culture qui se manifeste, dans ces dernières années, bien moins uniforme qu'on ne le crût, et dont plusieurs facettes doivent encore être découvertes.